

Le Réveil d'Aislunn

Première partie



F. Leconte

Première partie

De l'autre côté du Val

Prologue

Nul ne sait plus en quelle année cela se passa.

La bataille touchait à sa fin. De l'immense armée d'autrefois, il ne restait qu'une poignée de guerriers debout, chancelants au milieu de l'hécatombe – et sur la vallée jonchée flottaient encore, en lambeaux, les bannières des quatre clans, celles qu'on n'aurait jamais dû voir dressées les unes contre les autres. On se battait parce qu'on s'était toujours battu ; la raison, elle, avait sombré avec ceux qui l'avaient eue.

Chaque camp se prépara à l'assaut. Ils rassemblèrent ce qui leur restait de courage et de forces, prirent une bouffée d'air, eurent chacun une pensée pour ceux qu'ils aimaient – puis ils s'élancèrent dans ce qui serait leur dernier combat.

On entendait au loin le craquement des os sous leurs pas. Le fer des armes s'entrechoquait et résonnait d'un bout à l'autre de la vallée.

C'est alors que la brume descendit des collines.

Elle vint vite, trop vite, comme une marée qu'aucune lune ne commandait – et du cœur de la brume sortit un grand cerf blanc, plus haut qu'aucune bête que ces terres aient portée, avec un homme marchant à son flanc, la main posée sur son encolure.

Nul n'osa frapper. On ne lève pas la main sur le cerf blanc ; les plus vieilles lois le disent, celles d'avant les clans, celles que même la guerre n'avait pas tuées. Quatre hommes s'arrêtèrent avant les autres et baissèrent leurs armes. Derrière eux, la charge courait encore – et l'homme se mit à chanter.

C'était un chant très ancien, dans la langue d'avant, et ceux qui l'entendirent ne surent jamais dire s'il dura un souffle ou une saison. Quand il s'acheva, plus rien ne bougeait dans la vallée. Des épées hautes, des boucliers dressés, des bouches encore ouvertes sur leurs cris – des centaines d'hommes prisonniers d'un instant qui ne voulait plus finir.

Alors l'homme marcha parmi eux, jusqu'à trouver les quatre.

Les quatre plus grands – un par bannière, un par clan –, ceux dont les autres avaient suivi les pas jusque dans cette vallée. Devant chacun, il s'arrêta. Et de ses mains, il fit ce que nul depuis n'a su refaire : il prit une part de ce qu'ils étaient, et l'emporta au loin. De ces hommes-là, il ne resta que la pierre. Il travaillait vite, sans un mot.

Le cerf, lui, ne regardait pas les guerriers. Il regardait le fond de la vallée – là où les eaux stagnaient, basses et noires, et où quelque chose, sous la brume, semblait retenir son souffle.

Quand ce fut fini, l'homme posa une main sur l'encolure du cerf et le regarda longtemps – de ce regard qu'on garde pour ce qui est trop lourd pour la voix. Le cerf ne baissa pas les yeux. Certains ont dit qu'il pleurait. Puis la brume s'épaissit autour

d'eux, blanche à ne plus voir ses propres mains, et lorsqu'elle se retira, l'homme n'était plus là. Il avait emporté ce qu'il avait pris aux quatre ; il avait emporté, disait-on, le dernier espoir.

Le cerf resta.

Il avait deux fardeaux, désormais, et un seul dos pour les porter. Il prit la hauteur – le seul endroit d'où l'on tient à l'œil le champ et le fond de la vallée à la fois. Que les guerriers dorment sans qu'on vienne les déranger ; que l'autre chose ne remonte pas. Rien ne devait l'en distraire. Rien, jamais. Et il attendrait le retour de son ami aussi longtemps qu'il le faudrait.

* * *

Le temps passa. Beaucoup de temps – bien plus que les mémoires n'en peuvent garder.

Les guerriers d'autrefois ne sont plus que des silhouettes de pierre sous la mousse. Le grand cerf blanc, nul ne l'a revu. Quant à l'homme de la brume, il n'a jamais reparu dans la vallée – ni lui, ni ce qu'il avait emporté.

Plus personne ne se demande pourquoi.

Personne – ou presque.

Chapitre 1 – Les pierres de Mme Vivien

Chloé referma le grand livre de toile grise sur ses genoux et guetta, sur la figure des deux garçons, l'effet d'une histoire pareille.

Maxime finissait un gâteau. Théo était adossé au mur de la maison.

— C'est joli, dit Théo.

— *Joli ?* – Elle se redressa. – Une bataille, un cerf plus grand qu'un cheval, des guerriers changés en pierre, un homme qui disparaît dans la brume en emportant ce qu'ils avaient de vivant – et tu trouves ça *joli* ?

— Très joli, corrigea Théo.

— C'est une légende, dit Maxime avec un haussement d'épaules. Elles finissent toutes pareil : personne n'y était, personne ne sait, et de toute façon plus personne n'y croit.

— Sauf que.

Le visage de Chloé s'alluma. Elle plaqua le livre de Mme Vivien – *Pierres et mégalithes du pays de Brocéliande* – sur la table de jardin, entre le paquet de gâteaux et les verres de menthe à l'eau.

— Regardez. Mais regardez, quoi !

Elle le rouvrit à une page qu'elle avait cornée en dépit d'une promesse solennelle.

— Là, dit-elle, le doigt sur une carte dessinée à la main. Toutes les pierres du livre sont marquées. Le tombeau, l'alignement, tout ce que les touristes photographient. Mais l'auteur a noté autre chose – là, tu vois les petites croix, de l'autre côté du Val ? Il écrit qu'un berger lui a parlé de pierres gravées « qu'aucun savant n'est venu recenser ». Il dit qu'il n'a jamais pu les trouver. Il dit – attends, je te lis : « la partie orientale du massif garde ses secrets, et peut-être est-ce mieux ainsi. »

Elle releva la tête, les yeux brillants.

— Des pierres que même les gens des fouilles n'ont jamais recensées. Mme Vivien dit que c'est parce que les korrigans les déplacent la nuit, exprès, pour embêter les archéologues. Et on campe au pré ce week-end, à une heure de vélo. Après, il n'y a qu'à marcher. Vous ne trouvez pas ça incroyable, vous, qu'il reste des choses que personne n'a jamais vues ?

Les deux garçons échangèrent un regard par-dessus le livre – ce regard un peu perdu qu'ils connaissaient bien, pris dans le souffle de l'enthousiasme de Chloé. Il n'existait pas de digue contre ça. On pouvait juste choisir où poser les sacs de sable.

— Et il y a des sources qui guérissent, enchaîna-t-elle, puisque personne ne répondait. Et l'arbre d'or, et le tombeau des géants – Mme Vivien connaît des histoires sur chaque pierre du pays, des histoires que même les guides ne racontent pas. Vous imaginez tout ce qu'on pourrait découvrir ?

— Mme Vivien dit aussi que son chat comprend l'italien, fit remarquer Maxime.

— Il le comprend, trancha Chloé.

— On n'ira pas de l'autre côté du Val, dit Maxime en cherchant le regard de Théo, à la recherche d'un allié. Dis-moi qu'on n'ira pas de l'autre côté du Val.

Théo connaissait sa sœur. Ce regard-là ne se discutait pas : il se gérait.

— C'est là que sont les croix, insista Chloé. C'est là que dorment toutes les belles légendes – et personne n'y va jamais. Tu te rends compte ? C'est notre chance de vivre une vraie aventure.

— Super vendeur : « Venez donc à l'endroit où personne ne va jamais. » T'as déjà pensé que si personne n'y va, c'est peut-être que tout le monde est moins bête que nous ? répliqua Maxime. Je te rappelle qu'il y a eu des *disparus*, là-bas !

Chloé resta muette quelques instants. Maxime, sentant l'avantage, enfonça le clou :

— Et c'est bien ça le problème. On n'a jamais retrouvé personne. Ni les gens, ni une explication, rien. Le truc qui les a fait disparaître, il a jamais été attrapé, jamais été expliqué – donc pour ce qu'on en sait, il est toujours là.

— Du temps où grand-mère était fille, dit Chloé. Le journal en avait fait sa une tout l'été. – Sa voix avait baissé d'un cran. – Des grands. Dix-huit, vingt ans. Partis camper là-dedans, un soir. On a retrouvé les tentes, les sacs, le feu éteint. – Elle chercha, et ne trouva rien de mieux : – Pas eux.

— Et toi, tu veux qu'on aille...

— Maintenant c'est une histoire qu'on raconte aux petits, dit-elle. Comme les korrigans, comme les lavandières. Sauf que celle-là, elle est vraie.

— ...se promener dessus.

— Et grand-mère y va pas. Elle dit que les vieux du pays y vont pas non plus, et que quand un randonneur se vante d'y monter, il se trouve toujours quelqu'un, au comptoir ou à la boulangerie, pour lui conseiller de redescendre avant la nuit. Sans jamais expliquer.

Elle en parlait depuis des semaines, de ce livre, de cette carte. Dire non ne l'empêcherait pas d'y aller ; ça l'empêcherait seulement d'y aller avec eux – elle partirait un matin, avec un mot sur la table. Ça s'était déjà vu. Deux fois.

— Personne ne dort là-bas, intervint Théo, calmement.

Ils se tournèrent vers lui.

— On fait le camp au Pré-aux-Biches, comme tous les ans, dit-il. Côté normal, côté autorisé, le pré où papa campait déjà avec son père. De là, samedi, on part en reconnaissance à la journée : on suit la carte du livre, on cherche les croix, on prend des photos si on trouve – et on est rentrés au camp avant la nuit. Personne ne dort de l'autre côté du Val. Personne ne disparaît. Et comme ça, Chloé arrête enfin de nous parler de ce bouquin à tous les repas.

Maxime haussa un sourcil.

— J'ai jamais promis de miracle, répondit Théo.

— Et c'est *interdit*, l'est du Val, tenta encore Maxime. Pas déconseillé : interdit. Il y a des panneaux.

— Les mêmes panneaux depuis qu'on est petits, mangés par la rouille, sur des barrières que plus personne ne répare. C'est pas une interdiction, c'est une ruine d'interdiction.

Maxime soupira. Alors il rangea son avis dans sa poche et regarda ses deux idiots préférés, déjà penchés sur la carte comme si le départ était dans dix minutes. Là où ils iraient, il irait.

— Bon. Très bien, je viens avec vous, dit-il. Mais s'il y a quoi que ce soit de bizarre – n'importe quoi –, on fait demi-tour. Tu peux me promettre ça, Théo ?

— Tu as ma parole, répondit Théo.

Maxime reprit un gâteau.

— Toi, tu viens *vraiment* ? dit Chloé à Maxime, avec l'air de quelqu'un qui recompte ses cadeaux de Noël pour vérifier qu'elle a bien tout vu.

— Profites-en, marmonna Maxime. J'ai pas envie de vous imaginer là-bas depuis ma chambre. L'offre est valable jusqu'à samedi, après je reprends mes esprits.

On se sépara avec le soir. Chloé remporta le livre gris serré contre elle, les verres de menthe à l'eau restèrent sur la table de jardin – et le samedi se mit à prendre son temps.

* * *

Chez les Lancelin, ça ne manquait pas d'animation.

— On mange quoi ? demanda Théo.

— On est mardi, dit sa mère.

— Lasagnes, traduisit Chloé.

Leur père apporta le plat, et avec le plat l'histoire de sa journée.

— On a eu la visite d'un expert, sur le chantier. Petit monsieur. Petite mallette. – Il posa le plat, remonta sur son nez des lunettes qu'il n'avait pas. – « Monsieur Lancelin. Cette fissure, dans le mur du fond. Ça m'inquiète beaucoup. »

— Et alors ? dit Chloé.

— Le mur du fond, on le monte lundi.

Chloé partit d'un rire qui finit dans son assiette.

— C'est pas drôle, dit leur mère, qui riait.

— Si ! Refais-le !

— Vous êtes tous très bêtes, dit Théo. – Un temps. – Refais-le.

Leur père servit, et le bruit retomba tout seul.

— Donc camping au Pré-aux-Biches ce week-end, dit-il. Comme les hommes de la famille depuis trois générations. Vous prenez la vieille tente ou la bonne ?

— La bonne, dit Théo.

— Et vous comptez faire quoi, à part brûler des chamallows ?

— Explorer, dit Chloé, la bouche pleine et les yeux ailleurs. Il y a des pierres gravées que personne n'a jamais trouvées.

— Eh ben, dit le père, si vous les trouvez, rapportez-m'en une petite pour caler l'établi.

Puis, sans changer de ton, de cette voix tranquille qui chez lui servait aux choses sérieuses :

— Et on reste du bon côté, hein. Le Pré-aux-Biches, les sentiers, ce que vous voulez – mais pas l'est du Val. C'est pas pour rien qu'ils ont fermé, même si c'est vieux. Mon père me le disait

déjà, et je vous le dis pareil.

— On connaît les règles, dit Théo.

Sa mère leva les yeux au ciel. Théo se demandait bien ce qu'elle avait pu entendre de travers.

— Vous me laissez vos téléphones chargés, dit la mère. Et si le temps tourne, vous rentrez.

— Promis.

Plus tard, dans le couloir, Chloé l'attrapa par la manche.

— Théo. S'il y a vraiment quelque chose, de l'autre côté du Val...

— Il n'y a rien de l'autre côté du Val, répondit-il.

— Mais s'il y a quelque chose, insista-t-elle.

— Alors je serai là, dit-il. Comme d'habitude.

Elle hocha la tête, satisfaite, et fila dans sa chambre. À travers la cloison, il l'entendit tourner des pages. Elle allait y passer la moitié de la nuit et jurer le contraire au petit-déjeuner.

* * *

Chez les Pellerin, ce soir-là, on ne mangea rien de spécial et on n'en parla pas beaucoup.

— Ça s'est bien passé, l'école ? demanda sa mère.

— Oui.

— C'est bien.

— On va camper ce week-end, dit Maxime. Au Pré-aux-Biches, avec Théo et Chloé.

— C'est bien, dit sa mère. Prends ta crème pour les moustiques.

Elle se leva et alla la chercher dans le placard de l'entrée.

Le grand-père lisait dans le fauteuil près de la fenêtre, comme tous les soirs depuis deux ans et son deuxième séjour à l'hôpital.

— Réglé comme une facture, cette maison, dit-il à son livre. Payé en temps et en heure. Rien qui dépasse jamais.

Le tube resta là, posé à côté de son assiette. Maxime savait qu'ils l'aimaient. Le grand-père, lui, avait une autre manière : il était le seul de la maison à ne jamais dire « c'est bien ».

Le vieil homme releva la tête.

— Le Pré-aux-Biches, répéta-t-il. Et vous y resterez, au Pré-aux-Biches ?

Maxime hésita un quart de seconde. Un tout petit quart de seconde.

— On fera des balades, dit-il.

Le vieil homme le regarda un instant. Il avait des yeux très clairs, délavés par l'âge, et Maxime eut l'impression d'être *lu*.

— Pour rien, dit le grand-père en retournant à son livre. Méfie-toi des ronces, si vos balades vont vers l'est. Elles tiennent mieux qu'on croit, par là-bas.

— Il reste du fromage, si tu veux, dit sa mère.

On débarrassa.

Dans son lit, ce soir-là, Maxime resta longtemps les yeux ouverts, à imaginer comment c'était chez Théo et Chloé, le soir. Ce n'était pas contre eux, le petit pincement. C'était juste que

certaines maisons ont l'air chaudes même de dehors – et qu'on aimerait savoir comment elles font.

Il pensa aussi à la mise en garde de son grand-père. Drôle de précision, pour un vieil homme qui ne sortait jamais plus loin que le jardin.

Il s'endormit sans s'en apercevoir.

Sa mère entrouvrit la porte de sa chambre un peu plus tard, et la referma sans bruit.

En bas, un fauteuil craqua près de la fenêtre. Le vieil homme ne s'était pas couché.

— Tu n'aurais pas dû lui dire ça.

— Dire quoi ?

— Les ronces. L'est. – Elle ramassa un verre resté sur la table basse. – Tu les connais toutes, les vieilles histoires du pays. Très bien. Mais il a quatorze ans, papa, et il va y penser toute la semaine.

Le vieil homme regardait le jardin, et au-delà du jardin, la masse sombre des arbres à l'horizon.

— Qu'ils aillent se promener, dit-il. Regarder une porte n'a jamais fait de mal à personne – tant qu'on n'en possède pas la clé.

— Bonne nuit, papa.

Il tourna une page.

Chapitre 2 – Pour qui sait regarder

Le mercredi, au collège, Corentin attendit Théo à la grille avec le ballon sous le bras.

— Samedi prochain, quatorze heures, contre Mauron, dit-il. Ils ont un nouveau gardien, paraît qu'il est nul. Tu viens me voir leur en coller trois ?

— J'y serai, comme d'hab. Ça fait combien d'années que tu me traînes à tes matchs, déjà ?

— CE2, dit Corentin.

— Combien d'années dois-je encore purger ma peine ?

Corentin partit d'un rire. Théo tint son sérieux, et le tint mal. Le ballon roula tout seul jusqu'au grillage et resta là.

— Et ce week-end, tu glandes ? On se fait un foot à Plélan, les autres viennent.

— Ce week-end je peux pas. On part camper, avec ma sœur et Maxime. Le truc de famille, au Pré-aux-Biches.

— Ah ouais, le camping. – Il récupéra son ballon et recula vers le terrain. – Bon. Mais samedi prochain, tu me lâches pas, hein. – Il pointa Théo du doigt. – Le jour où je serai en équipe de France, tu pourras frimer que t'étais là avant tout le monde.

— Le jour où tu seras en équipe de France, dit Théo, je revends les photos de toi avec ton appareil dentaire. Je serai riche.

— Rêve, va.

Il s'éloigna en jonglant. La sonnerie les rentra tous.

La matinée passa. En dernière heure, M. Guivarch, le prof d'histoire-géo, reposa sa craie au milieu d'une phrase.

— On s'arrête là pour aujourd'hui.

Trente têtes se levèrent.

— M'sieur, il reste cinq minutes.

— Le temps perdu ne se retrouve jamais, disait Franklin. Il se trompait sur beaucoup de choses.

Il retira ses lunettes et se mit à les essuyer.

— La médiathèque cherche des exposés d'élèves pour les Journées du patrimoine, à la fin du mois. Les pierres, les chapelles, les vieilles histoires du pays. Sujet libre. Les meilleurs seront affichés dans le hall. Rien d'obligatoire.

— M'sieur, ça rapporte des points ?

— Non.

— Ah.

Personne ne leva la main.

Théo, au fond, dessinait des schémas de tente sur son cahier de brouillon. Il nota « sujet libre » dans un coin, entre deux croquis. Des vieilles pierres, il allait en avoir tout son samedi.

* * *

Le jeudi, en arts plastiques, la main de Mme Riou s'abattit sur la feuille de Chloé.

— Ça représente quoi ?

Chloé leva vers elle un regard si sincèrement surpris, si totalement dépourvu de mauvaise conscience, que la main resta là.

Elle poussa la feuille dans sa direction, pour qu'elle voie mieux. Une carte recopiée au stylo, des petites croix, des noms de lieux écrits en tout petit, et nulle part la coupe de fruits posée au milieu de la salle.

— Le Pré-aux-Biches, madame. On y campe ce week-end. — Son doigt glissa plus loin sur la feuille. — Et ça, c'est après.

Mme Riou resta penchée dessus un moment.

— Tes lettres penchent, dit-elle enfin. Et tes noms, on ne les lit pas. Tiens ta feuille droite, et écris plus gros.

Elle tapota deux fois le coin de la table et repartit comme elle était venue.

— Chloé. On atterrit.

— Pardon, madame.

Les autres avaient à peine tourné la tête. Sa voisine, elle, se pencha.

— C'est quoi ?

— Des pierres...

— Ah ouais. Stylé.

Sa voisine se remit face au tableau.

Stylé voulait dire *ça ne m'intéresse pas*. Elle le savait. Elle ferma le poing sur son stylo, avec un petit sourire pour personne. Elle les aurait à l'usure.

Sous la table, elle replia la carte en quatre et la rangea dans la poche intérieure de son cartable, contre le grand livre gris.

Deux couloirs plus loin, dans la classe de Maxime, le prof de maths rendait les contrôles par ordre alphabétique.

— Le Guen. Le Meur.

Il s'arrêta, retourna la copie suivante pour vérifier le prénom.

— ... Pellerin.

Maxime se leva. Quatorze sur vingt, au stylo rouge dans la marge.

— C'est bien, dit le prof, déjà sur la copie d'après.

Il retourna s'asseoir et rangea la copie dans son classeur.

— Tu as eu combien ?

— Onze. Et toi ?

— Quinze.

— Fais voir. Le Guen, tu as eu combien ?

— Je préfère pas le dire.

Quatorze, se dit Maxime, au cas où.

La question ne vint jamais. On lui fichait la paix. Il avait fini par trouver ça reposant.

À la récréation de l'après-midi, il traversa la cour des grands pour aller chercher son pull oublié au gymnase. En chemin, il remarqua deux troisièmes qui tenaient le sac de Titouan.

— Saute. Allez, saute.

Titouan se démenait, et il riait.

Maxime connaissait la scène par cœur. Il ne ralentit pas.

— Guivarch arrive.

Il l'avait dit en passant, de sa voix la plus neutre. Les deux têtes se tournèrent vers l'entrée vide du bâtiment ; le sac retomba ; Titouan le rattrapa et détala.

Personne n'avait rien vu.

De l'autre bout de la cour, Théo lui fit un signe de tête.

— MAXIME ! SAMEDI ! N'OUBLIE PAS LES PILES !

La voix de Chloé passa par-dessus quarante conversations. Toute la cour se retourna.

— C'est qui, Maxime ?

Maxime rougit jusqu'aux oreilles, agita vaguement la main, et continua son chemin en regardant ses chaussures.

Quelque part avant le gymnase, Titouan se glissa à sa hauteur, régla son pas sur le sien, et souffla, les yeux devant :

— Merci.

Il fila avant la réponse. Maxime sourit tout le reste du couloir, sans s'en apercevoir.

* * *

Le jeudi soir, Chloé alla rendre un livre à Mme Vivien.

La porte s'ouvrit avant la fin de la sonnerie.

— Ah ! Entre, entre, tu vas prendre froid.

Il faisait quinze degrés. Dix minutes plus tard il y avait du thé trop sucré, une assiette de palets bretons, et le chat en travers du seul fauteuil confortable de la pièce, qu'il ne cédait à personne.

— Alors, dit Mme Vivien. Celui-là, tu l'as fini aussi ?

— Deux fois, avoua Chloé en posant le volume sur la pile. La deuxième pour recopier la carte.

— La carte ! — Mme Vivien joignit les mains, ravie. — Tu es bien la première à la regarder, cette carte. Les gens lisent les légendes et sautent les cartes. C'est le monde à l'envers.

Elle trotтина jusqu'à l'étagère, en tira un volume plus petit, à la couverture tachée d'humidité, et le tendit à Chloé. Chloé le retourna entre ses mains. Ni prix ni tampon, comme les autres.

— Ils sortent d'où, tous vos livres ? demanda-t-elle. On en trouve pas des comme ça à la médiathèque. J'ai regardé.

— Oh, ça... — Mme Vivien eut un petit geste de la main. — C'est un ami qui me les trouve. Un vieux monsieur charmant, encore plus vieux que moi — remarque, lui, il ne change pas. Trente ans que je le connais et toujours la même tête ; c'est vexant, à la fin. Depuis tout ce temps, il me déniché des merveilles ; je ne sais pas où il les prend et je ne demande pas. Les gens qui posent trop de questions font fuir les miracles.

Elle remplit de nouveau la tasse de Chloé sans qu'on lui ait rien demandé.

— Il m'a demandé de tes nouvelles, d'ailleurs, la dernière fois. Si la petite du bout de la rue dévorait toujours mes vieux bouquins. — Elle eut un sourire attendri. — Ça le touche, tu sais. Il dit que ça se perd, les enfants qui ont encore des yeux pour ces choses-là.

Chloé rougit de plaisir, et n'y pensa plus.

— Bois. Et raconte-moi plutôt ce que vous allez chercher, ce week-end, avec tes chevaliers.

— On campe au pré, et samedi on part à la journée. Théo a dit qu'on serait rentrés avant la nuit, mais bon. J'ai fait une liste de ce qu'on doit noter – combien elles sont, comment elles sont tournées, tout ça. Et j'ai pris des piles en plus pour les lampes. – Elle leva le menton. – Voilà. J'y ai pensé.

— Et qui les a gravées, tes pierres ?

Chloé ouvrit la bouche. La referma.

— Je sais pas.

— Eh bien voilà, dit Mme Vivien. Voilà une bonne raison d'y aller.

Le thé refroidit deux fois.

— Tu me raconteras, dit-elle sur le pas de la porte. Tout. Même si vous ne trouvez rien. Surtout si vous ne trouvez rien – c'est là que les histoires sont les plus intéressantes à arranger.

Chloé promit. Sur le trottoir, en se retournant, elle vit la silhouette de la vieille dame qui la regardait partir depuis la fenêtre éclairée, une main levée, et elle agita la sienne très fort, des deux bras, comme on salue un bateau.

* * *

Le vendredi, au retour du collège, ils remontèrent la rue tous les trois.

La bonne tente occupait la moitié du tapis, éventrée pour inventaire. Autour, il n’y avait plus un endroit où poser le pied : les sacs vidés, les duvets, les affaires en trois tas – et un quatrième dont personne ne savait plus ce qu’il faisait là.

— Il en manque deux, dit Théo.

— Deux quoi ?

— Sardines.

— Il en manque toujours deux.

— Justement.

— Chloé. Tes chaussettes de rechange.

— J’ai pris un carnet à la place.

— Chloé.

— Un carnet, ça pèse moins lourd.

— Un pull en plus, dit la mère sans lever les yeux de son magazine. Chacun.

— Maman. On est en septembre.

— C’est bien pour ça que je dis un et pas deux.

Le père passa la tête par la porte de la cuisine, un torchon sur l’épaule.

— À votre âge, moi, je pliais cette tente les yeux fermés.

— Mmh, fit leur mère.

— Quoi, mmh ?

— Rien. Rien du tout.

Maxime posa son sac à côté des leurs. Le sien était prêt depuis la veille, les piles de rechange dans une pochette étanche, l'inventaire scotché dessus.

— Officiellement ministre du matériel, dit Chloé.

Il fit celui que ça agaçait.

Chloé déplia sa carte sur la table basse et la lissa des deux mains.

— Recopiée au stylo. Croix par croix.

— On sait, dit Théo.

— Je le redis.

Un moment, tous les trois penchés dessus dans la lumière jaune du salon.

— Bon, dit enfin Théo en repliant la carte. Demain, sept heures. Celui qui est en retard porte la tente.

— Maxime, tu manges avec nous ? dit la mère en commençant à mettre la table.

— Ah - non. Non, ça va, merci.

— Il y en a largement.

— Non mais... ils ont mis mon assiette. Enfin. Merci quand même.

Dehors, les maisons du quartier allumaient leurs fenêtres les unes après les autres, et les cartables traînaient abandonnés dans les entrées. Au bout de la rue, la masse noire de la forêt bouchait l'horizon comme tous les soirs, exactement comme tous les soirs.

Il pressa un peu le pas.

Chapitre 3 – La nuit dans la forêt

Le samedi arriva plus vite que Maxime ne l'aurait voulu, et beaucoup trop lentement au goût de Chloé.

Ils étaient au Pré-aux-Biches avant huit heures – le pré de la famille, son vieux foyer de pierres noirci par trois générations de feux. La bonne tente fut montée en vingt minutes.

— L'eau ?

— Prise, dit Maxime.

— Le pique-nique ?

— Pris.

— La carte ?

— Je l'ai, dit Chloé.

Elle glissa aussi le paquet de chamallows sous ses affaires, et ne le déclara pas.

Théo boucla son sac en dernier, plus lentement que les autres, et le rouvrit une fois encore avant de partir. Puis ils s'enfoncèrent dans les bois.

La matinée était superbe. Une lumière de septembre tombait entre les feuilles par paquets dorés, et pendant des heures, ils ne furent que trois amis partis en exploration.

Ils mangèrent le pique-nique à midi, assis sur un tronc couché, du bon côté du Val. Chloé lisait sa carte en mâchant.

— On traverse ? dit-elle.

Théo replia le papier gras et le rangea dans son sac.

— On traverse.

Autrefois, des choses avaient dit *ici s'arrête le monde normal* ; on en enjamba les restes : une barrière forestière effondrée dans les fougères, un panneau dont la rouille n'avait laissé vivre que trois lettres, et, noué à un tronc, un lambeau de ruban plastique délavé.

— C'est quoi, ce ruban ? demanda Maxime.

— Des ruines d'interdiction, dit Chloé. C'est vous qui l'avez dit.

— J'ai dit ça, oui, répondit Théo.

Les bruits changèrent les premiers – les oiseaux, moins nombreux, puis plus du tout. Les arbres ensuite : plus vieux, plus tordus, couverts d'une mousse épaisse qui avalait le son de leurs pas. Même la lumière semblait tomber différemment, comme filtrée par une eau très ancienne.

— C'est magnifique, souffla Chloé.

— C'est flippant, corrigea Maxime.

— Les deux, trancha Théo. On continue.

Chloé marchait la tête levée, et il fallait la rattraper par le sac toutes les dix minutes pour lui éviter une racine. Elle voulait tout voir. Le chêne énorme dont le tronc aurait demandé leurs six bras pour en faire le tour. Une plume trop grande pour appartenir à un oiseau raisonnable.

Puis elle s'arrêta net devant des champignons alignés en cercle presque parfait.

— Un cercle de fées. C'est un vrai cercle de fées, les gars.

— C'est des champignons, dit Maxime.

— Qui poussent en rond ?

— Qui poussent en rond.

Elle le photographia.

— Tu comptes photographier toute la forêt ? demanda Théo.

— Oui, répondit-elle, très sérieusement.

Maxime, lui, n'arrivait pas à trouver ça beau. C'était trop calme, voilà tout. Depuis le Val, il avait la nuque serrée, et l'impression idiote que le bois les regardait passer.

* * *

La carte que Chloé tenait devant elle promettait des croix ; le terrain n'offrait que des ronces et des éboulis.

— Là ! Là-bas, la forme grise !

Ils traversèrent le fourré au pas de course.

— C'est une borne en béton, dit Maxime.

— C'est pas une borne. Regardez la forme.

— Il y a un numéro dessus, Chloé.

— Ça prouve rien, un numéro.

La deuxième borne, deux heures plus tard, ne fit courir personne.

À quatre heures, Maxime s'assit sur un talus et ne se releva pas.

— On rentre ?

Théo prit son temps. Puis il remonta son sac sur ses épaules.

— Un dernier vallon, dit Chloé.

Le premier fut vide. Le deuxième aussi. Maxime suivait de plus en plus loin derrière.

— Ça fait trois, dit Maxime.

— Le dernier. Le vrai.

— Chloé, dit Théo. Regarde le soleil.

Il était pris dans les branches.

— On rentre, décida Théo. À la frontale s'il le faut. On mangera au camp.

Ils reprirent le chemin de l'ouest dans la pénombre montante, en file indienne, les faisceaux des lampes balayant les fougères. Chloé fermait la marche, et elle regardait partout, sauf où elle mettait les pieds.

Derrière eux, le bruit d'un sac qui tombe.

Chloé s'était étalée de tout son long dans la mousse, les mains en avant, le sac par-dessus la tête. Son pied avait accroché quelque chose qui n'était pas une racine.

Elle se retourna pour insulter l'obstacle.

L'insulte ne sortit jamais.

— Les gars. *Les gars.*

Elle ne se releva pas.

— C'est une des pierres du berger. Une vraie. Elle est même pas dans le livre – on vient de trouver un truc que le monsieur du livre a cherché toute sa vie.

C'était une pierre basse, à demi enterrée, de la taille d'une borne – mais aucune borne n'avait jamais porté ces marques-là. Des lignes fines, profondes, enroulées les unes dans les autres :

des spirales, des nœuds sans commencement ni fin, et sur le flanc, une file de signes serrés qui ressemblaient à une écriture.

— On devrait peut-être pas y toucher, dit Maxime.

Chloé avait déjà sorti son téléphone.

— Pas de réseau, annonça-t-elle en le brandissant vers le ciel.

Elle le promena au bout du bras, dans tous les sens.

— Évidemment. Le seul soir de ma vie où je trouve un truc pareil.

Elle dégagea la mousse à mains nues. Sous la torche, la file s'allongea bien plus loin qu'ils ne l'avaient crue, et les signes devinrent des lettres – hérissées d'accents qui n'existaient dans aucun cours du collège.

— C'est du breton ? demanda Théo.

— Non, dit Chloé, le nez à dix centimètres de la gravure. Le breton, j'en ai vu, chez Mme Vivien – elle a un livre sur les pierres du pays. Ça, c'est autre chose. Irlandais, peut-être. Ou plus vieux.

— Et tu sais le lire ?

— Bien sûr que non. Personne sait lire ça.

Elle essaya quand même, penchée sur le flanc de la pierre.

— *Iad... síú...* Non, attendez.

La torche tremblait dans sa main, la mousse mangeait la moitié des signes, et les accents la faisaient trébucher à chaque syllabe.

— J'y arrive pas.

Elle posa la torche dans l'herbe et prit la gravure en photo – huit fois, sous huit angles.

— On cherchera la traduction lundi, dit-elle. À la civilisation.

— On la dégage, décida Théo. Juste pour voir en entier.

— Théo, dit Maxime.

Il se tenait un peu en retrait, hors du cercle des lampes, les bras croisés.

— Une pierre gravée dans une écriture que personne ne sait lire, enterrée là où personne ne va jamais. C'est pas ça, « quelque chose de bizarre » ?

Théo ouvrit la bouche. La referma. Sa parole venait de lui revenir mot pour mot ; il chercha ce que cette pierre avait de bizarre.

— C'est un caillou, Max, dit-il enfin. Un vieux caillou avec de vieilles gravures, comme il y en a cent dans le livre de Mme Vivien. Le bizarre, c'est ce qui bouge, ce qui menace, ce qu'on n'explique pas. Ça, ça s'explique très bien : des gens ont gravé une pierre il y a mille ans, et on est les premiers à la retrouver. C'est pas du bizarre – c'est de l'histoire.

Maxime ne trouva rien à redire. C'était un bon argument – et c'est toute la trahison des bons arguments : ils arrivent toujours quand il faudrait les mauvais.

— Dix minutes, ajouta Théo. On la dégage, on photographie, on rentre.

— Dix minutes, répéta Maxime.

Il vit ses deux amis déjà à genoux dans la mousse, puis les arbres tout autour, que l'ombre semblait avoir rapprochés sans qu'ils bougent. Il ramassa la torche que Chloé avait abandonnée dans l'herbe et la cala contre un sac, le faisceau sur la fouille.

— Puisqu'on reste, autant qu'on y voie clair.

Et comme ça, au moins, quelqu'un gardait les yeux vers la nuit.

Ils creusèrent avec la pelle-pioche du camping et leurs mains nues.

— On dirait une vraie chasse au trésor, dit Chloé.

— C'est un trou, dit Théo.

— C'est une chasse au trésor.

Ils oublièrent la fatigue et l'heure. Les dix minutes en devinrent quarante. Chloé refit ses photos à chaque fois qu'un bout de gravure sortait de terre.

— Ça bouge, dit Théo. Ça bouge !

La pierre bascula enfin – et dessous, dans une cavité tapissée de dalles ajustées avec un soin qui n'avait rien de naturel, il y avait une boîte.

Petite, sombre, d'un bois si dense qu'il semblait changé en pierre lui-même, cerclée d'un métal sans rouille. Pas de serrure. Pas de couvercle visible. Pas la moindre jointure.

— Laisse-moi essayer, dit Théo.

Il y mit les paumes : pousser, tourner, faire coulisser – rien ne bougeait, rien ne tournait, rien ne glissait.

— Pousse-toi.

Chloé prit le relais sous la torche, chercha sur chaque face le défaut, la rainure cachée, l'endroit où poser l'ongle. Le bois filait d'une seule pièce, lisse comme un galet.

— On devrait peut-être pas, dit Maxime.

Restait le cerclage de métal. Théo y glissa la lame du couteau suisse, pesa dessus – et le couteau y laissa sa pointe. Il jura à mi-voix.

— On devrait...

Maxime ne finit pas sa phrase. Parce qu’au fond, il voulait savoir, lui aussi.

La boîte ne céda pas. Pas d’un millimètre.

Théo déclara forfait et releva la tête.

— Il fait nuit, dit Chloé.

La vraie nuit de forêt était tombée pendant qu’ils creusaient – épaisse, totale, sans un lampadaire à vingt kilomètres.

La torche calée contre le sac faiblit, jaunit, s’éteignit.

— Attendez, dit Chloé.

Elle fouilla son sac et en sortit un paquet de piles neuves.

— J’avais prévu le coup.

Théo regarda l’heure, puis le noir entre les arbres.

— On ne rentre pas là-dedans. Deux heures de marche de nuit en terrain pourri, non merci. On dort ici, on lève le camp à l’aube, et on est au Pré-aux-Biches avant que quiconque se pose des questions.

— Tu avais dit que personne ne dormirait de ce côté du Val, fit remarquer Maxime.

Théo aurait préféré qu’il crie.

— Je sais ce que j’ai dit.

Il ouvrit son sac et en sortit les deux duvets et la couverture de survie, prévus depuis le départ sans un mot à personne.

* * *

Le camp improvisé prit forme à quelques mètres de la pierre : un petit feu réglementaire cerclé de pierres, à mille lieues des incendies, la boîte posée près du sac de Théo.

Il tendit les deux duvets à Chloé et à Maxime, et garda la couverture de survie.

— Je savais comment ça allait finir avec vous deux.

Et le feu changea tout. Ils finirent ce qui restait du pique-nique, Chloé sortit le paquet de chamallows, et la trouvaille de la soirée fit fondre la déception de la journée.

— Bon, dit Théo en s'adossant à son sac. Histoires qui font peur. C'est obligatoire, c'est dans le règlement du camping.

— Je commence ! Alors, le chat de Mme Vivien...

— Non, dit Théo.

— Quoi, non ?

— On la connaît par cœur.

— Bon. Les lavandières, alors. Celles qui lavent la nuit, au bord de l'eau. Elles demandent de l'aide, et il faut surtout pas...

— Surtout pas quoi ? demanda Maxime.

— ... Je sais plus. Il y a un truc qu'il faut surtout pas faire.

— À moi, dit Théo. Une fille dort chez elle. Elle entend quelque chose sous le lit. Elle laisse pendre sa main, son chien lui lèche les doigts, elle se rendort.

Il laissa le feu craquer.

— Le matin, elle va dans la salle de bain. Il y a une ombre qui flotte au-dessus de la baignoire. Et sur le miroir, il y a écrit : *les gens aussi savent lécher*.

Chloé poussa un cri parfait, qui fit s'envoler quelque chose dans les arbres.

— À toi, Max, dit Théo.

— J'en connais pas, dit Maxime.

— Tout le monde en connaît.

— Moi, la vraie vie me suffit largement, niveau trucs qui font peur. Je te rappelle que je dors à côté d'un caillou maudit à cause de toi.

Chloé éclata de rire, et Maxime sourit malgré lui. Il était avec eux, et il rangea soigneusement cette minute-là quelque part où il pourrait la retrouver.

Puis Chloé ressortit son téléphone.

— Finalement, lundi, c'est trop loin, décida-t-elle. Regardez – en zoomant sur les photos, on arrive à lire les lettres.

Elle s'installa en tailleur, l'écran sous le nez, et reprit son déchiffrage là où la nuit l'avait interrompue. Lettre à lettre, en trébuchant sur les accents :

— *Iad... siúd... a léamh... na siombailí...*

— Tu massacres sûrement tout, dit Théo.

— Tais-toi, je me concentre. *...an spiorad... ina laoch mór.*

Elle releva la tête, triomphante.

— Voilà. Et personne saura jamais ce que je viens de dire. C'est peut-être une recette de crêpes.

Le claquement vint de la boîte. Sec, net, comme un loquet qu'on tire.

Maxime sursauta si fort qu'il renversa la gourde. Chloé lâcha son téléphone dans les fougères.

Personne ne cria.

Le couvercle était soulevé.

— C'est moi qui ai fait ça ? finit par souffler Chloé, d'une toute petite voix. C'est la phrase ?

— C'est une coïncidence, dit Théo. Le bois a travaillé. On l'a trimballée, secouée, j'ai forcé dessus avec le couteau – le mécanisme a fini par lâcher, c'est tout.

— Il a lâché pile quand j'ai fini de lire.

— Une coïncidence, répéta Théo.

Il en avait besoin. Il allait dormir à trois mètres de cette boîte.

Ils s'approchèrent. Le bois s'était fendu sans un bruit le long d'une jointure qui n'existait pas – qui n'avait jamais existé, Théo et Chloé y avaient passé les doigts.

À l'intérieur, sur un lit de tissu que les siècles auraient dû réduire en poussière, reposaient trois colliers de pierre sombre : des galets plats, polis par des mains ou par des siècles, retenus par des liens tressés, chacun gravé d'un signe différent – des entrelacs anguleux, très anciens, de la même famille que ceux de la pierre, et qui ne ressemblaient pourtant à rien de connu.

Le tissu était moulé en quatre creux réguliers, formés par un très long repos.

— Il y en avait quatre, murmura Chloé.

Ils restèrent un long moment sans y toucher.

Ce fut Chloé qui tendit la main la première – évidemment. Elle choisit son collier comme elle choisissait tout : au coup de cœur, celui aux volutes fines, « le plus beau, c’est objectif ». Théo en prit un sans regarder, exprès, pour bien montrer que ce n’était que du caillou – des lignes droites, lourdes, comme un mur ou une porte. Il ne remarqua même pas qu’il l’avait choisi quand même.

Maxime prit celle qui restait. Il la soupesa dans sa paume – un galet gris barré d’un seul trait oblique, le plus sobre des trois – et décida qu’il l’aurait choisie de toute façon.

— On devrait peut-être les remettre dedans, dit-il pourtant, au bout d’un moment. Dans la boîte. On referme, on remet tout sous la pierre, et demain c’est comme si on n’avait rien trouvé.

— T’es fou ? dit Chloé en serrant son poing sur le collier. C’est la plus grande découverte de l’histoire du pays. Il y a des gens qui ont cherché ça toute leur vie.

— Justement...

— On garde tout, arbitra Théo. La boîte, les colliers, les photos. Lundi, on montre ça à quelqu’un qui s’y connaît – un musée, un prof d’histoire, quelqu’un de sérieux. C’est pas à nous de décider ce que ça vaut, mais c’est pas non plus à nous de l’enterrer une deuxième fois.

Là-dessus, au moins, tout le monde fut d’accord.

On remit la pierre en place et on reboucha le trou avant de se coucher. Ça prit un moment, et ils le firent proprement.

— On est obligés ? dit Chloé, à quatre pattes dans la terre.

— Oui, dit Théo.

En reposant les dalles, Théo en trouva une plus claire que les autres, et calée droit. Il la regarda, et continua.

— Bon, dit Chloé. Pas d'éclair. Pas de tremblement de terre. Pas de voix caverneuse.

— Tu es déçue ? demanda Maxime.

— Un peu.

Trois gamins autour d'un feu, chacun un collier au creux de la paume, et la nuit autour.

* * *

— Meilleure journée de ma vie, annonça Chloé depuis son duvet, d'une voix déjà à moitié endormie. Et je dis pas ça parce qu'il y a eu des chamallows.

— Dors, dit Théo.

— Meilleure. Journée. De ma vie.

De l'autre côté des braises, Maxime ne répondit pas.

Puis, tout bas, pour lui seul :

— Meilleure journée de ma vie.

Et dans le noir, à l'abri des regards, il sourit.

Chloé s'endormit au milieu d'un sourire. Théo écouta la respiration de sa sœur ralentir, puis celle de Maxime, et resta un moment les yeux ouverts sous les étoiles, sa main refermée sur la pierre qui n'était plus froide du tout.

Une coïncidence, se répéta-t-il – et même dans sa tête, ça sonnait faux. Restait la certitude désagréable d'avoir manqué à sa parole, et de dormir très exactement là où il avait juré de ne pas

le faire.

Et si ce n'était pas une coïncidence ?

Le sommeil le prit avant la réponse.

Chapitre 4 – Les rêves partagés

Théo était debout dans la brume.

Il ne s'était pas levé. Il ne se rappelait pas s'être levé. Il n'y avait pas eu de bord – pas de moment où le feu s'arrêtait et où ceci commençait – et le sol sous ses pieds n'était pas celui du bois.

Il chercha les deux autres. Il ne trouva que la brume, et une odeur qu'il connaissait : du fer.

Loin devant, la brume s'épaississait par plaques. Des formes debout. Beaucoup.

Il appela. Sa voix ne porta pas plus loin que sa bouche.

Maxime, lui, était plus près. Il les avait devant le visage.

Des gens debout, épaule contre épaule, et pas un ne bougeait. Où qu'il tourne la tête, il y avait quelqu'un.

Il ne les toucha pas. Il n'appela pas non plus. On n'appelle pas dans une foule – c'est demander qu'elle se retourne.

Chloé était passée devant tout le monde.

Loin, très loin, au fond de ce qu'on ne voyait pas, quelque chose d'immense respirait. Lentement. Comme une chose qui a le temps.

Elle allait vers ça.

Et elle savait que c'était un rêve – elle n'avait pas peur : un rêve, au réveil, se défend. Ce n'est pas qu'on l'oublie : il se découpe en morceaux, il se cache derrière la lumière du jour, il se fait passer pour rien.

Elle voulait arriver avant. Elle voulait voir. Quand elle arriva enfin, la première chose qu'elle vit fut le jour.

Ils émergèrent l'un après l'autre dans le gris, les cheveux mouillés de rosée, le froid du sol encore dans les os, chacun avec ses images plein la tête, chacun persuadé d'être le seul.

— Bien dormi ? demanda Théo en glissant la boîte au fond de son sac, le collier par-dessus.

— Super, dit Chloé, qui rangea son collier dans sa poche et vérifia deux fois qu'il y était.

— Ouais, dit Maxime, qui referma sa main sur le sien sans la rouvrir.

Ils roulèrent les duvets, noyèrent les braises et remirent les pierres du foyer en tas, parce que Théo ne partait jamais d'un endroit sans le laisser comme il l'avait trouvé. Puis ils refirent le chemin de la veille en sens inverse – les deux pierres pour repères, et personne, cette fois, pour marcher la tête levée vers les arbres. En plein bois, bien avant le Val, les trois téléphones se mirent à vibrer en même temps.

— Oh non, dit Chloé. Quinze.

— Douze, dit Théo, le pouce figé sur l'écran. Papa a appelé hier soir. Pour dire bonne nuit. On n'a pas répondu. Ensuite maman. Ensuite papa. Ensuite...

Il n'acheva pas.

— Moi sept, dit Maxime. Et ça.

Il tourna son écran vers eux, une seconde. *maman* (3).

— On appelle ? dit Chloé.

— Pour dire quoi ?

Il accéléra le pas, et les autres suivirent. Ils passèrent le Val sans un mot.

Quand ils débouchèrent au Pré-aux-Biches, la voiture était déjà là, garée de travers à l'entrée du pré, portière mal fermée. Leur père se tenait devant la tente vide – cette tente plantée bien sagement, si rassurante de loin, si accablante de près – et il leur tournait le dos, le téléphone à l'oreille.

— Non. Toujours rien. Je regarde autour.

Une branche craqua sous le pied de Maxime.

Il se retourna.

Théo crut une seconde que c'était un autre homme. Le teint gris, les joues creusées, les yeux rouges d'avoir fouillé le noir – son père avait pris dix ans en une nuit, et sa mâchoire bougeait encore un peu, toute seule, comme une chose qui ne savait plus comment s'arrêter.

— Papa, dit Chloé.

Il ne répondit pas. Le téléphone était toujours contre son oreille.

— Allô ? fit une voix minuscule, tout au fond. Allô ? Tu es là ?

— Je les ai.

Sa voix ne ressemblait à rien.

— Je les ai, ils sont là. Je te rappelle.

Puis il traversa le pré en trois enjambées et les écrasa tous les deux contre lui, Chloé et Théo à la fois, si fort que ça faisait mal, les bras se refermant par-dessus le sac que Théo n'avait pas quitté. Chloé pleurait sans se cacher – de gros sanglots qui hoquetaient et mouillaient la chemise de son père. Par-dessus l'épaule, Théo vit sa main qui tremblait encore autour du téléphone. Maxime restait à deux pas, les bras ballants, ne sachant pas où se mettre – jusqu'à ce qu'une grande main l'attrape par le col et l'ajoute au tas sans lui demander son avis.

— Montez dans la voiture. Vous allez tout me raconter.

* * *

Les trois vélos couchés dans le coffre, les trois enfants serrés à l'arrière.

Leur père ne démarra pas tout de suite. Il regarda la route devant lui.

— Vous vous rendez compte ?

Sa voix monta d'un coup, et retomba aussi vite.

— Vous vous rendez pas compte.

Puis, plus bas :

— Vous étiez où.

— À l'est du Val, dit Théo.

Il ne cria pas. Il blêmit. Ses deux mains restèrent sur le volant, et il regarda ses enfants dans le rétroviseur comme on regarde quelque chose qu'on a failli perdre pour de bon.

— On cherchait les pierres du livre de Mme Vivien. Celles qui sont sur aucune carte. On les a pas trouvées, alors on a continué, et après on les a trouvées, et... on a pas vu l'heure. Quand on a voulu repartir il faisait déjà noir. Redescendre à la frontale c'était pire que rester. Alors on a fait un feu.

— Et le téléphone ?

— Y avait pas de réseau. On l'a vu en arrivant. Après on y a plus pensé.

— Personne ne s'est dit que je n'avais pas appelé ?

Théo baissa les yeux.

— Et c'est tout ?

— Et c'est tout.

Chloé regarda son frère.

Puis leur père démarra, et il ne dit plus un mot jusqu'au village. Pas de radio.

Devant chez les Pellerin, il descendit sortir le vélo de Maxime et le lui tint, le temps qu'il passe la jambe. Puis il lui serra l'épaule, une seconde.

— Allez, file.

Par la lunette arrière, Chloé et Théo le regardèrent pousser son vélo jusqu'à sa porte. Avant d'entrer, Maxime se retourna. Théo leva deux doigts, les yeux déjà ailleurs, et Chloé colla sa paume contre la vitre. La voiture redémarra.

* * *

À la maison, leur mère les attendait sur le pas de la porte. Elle ne dit rien. Elle les prit tous les deux, longtemps. Puis elle les lâcha, et ses mains firent le tour : le front, la nuque, les poignets.

— Vos téléphones. Vous vous décrassez, et vous montez dans vos chambres.

Elle tendit la main. Ils y posèrent les deux appareils, et ils montèrent.

Théo sortit la boîte de son sac et la poussa sous son lit, aussi loin que son bras allait. Puis il s’assit par terre, le dos contre le sommier, et il resta là.

Chloé ouvrit son tiroir, prit son carnet et commença à écrire. La brume. Les gens debout dans les herbes. La chose qui respirait au fond. Elle écrivait vite, avant que ça s’efface.

Elle les appela pour le dîner à sept heures. C’étaient les premiers mots qu’elle leur adressait depuis la porte.

— Privés de sorties. Jusqu’à nouvel ordre. Le collègue, la maison, point.

Elle ne criait pas. Elle coupait le pain.

— Et vous gardez vos téléphones.

Elle posa les deux appareils sur la table, à côté du plat.

— Pour être joignables. Puisque apparemment c’est un exploit. Personne ne toucha au pain.

Théo remonta avec son téléphone. Il y avait un message de l’après-midi, envoyé à 15 h 02.

Maxime : *ils vous ont punis ?*

Chez les Pellerin, on avait dîné à l'heure.

— C'était pas très malin, dit son père en repliant son journal.

— Je sais.

— T'as mangé, là-bas ?

— Oui.

— C'est bien.

Sa mère demanda si quelqu'un voulait du café. Son père dit oui. On parla de la chaudière.

Puis, du fauteuil près de la fenêtre :

— Tu as dormi, là-bas ?

Maxime se retourna. Son grand-père tourna une page.

— Un peu, dit Maxime.

Son téléphone vibra pendant qu'il montait se coucher.

Théo : *privés de sorties. jusqu'à nouvel ordre* **Théo** : *elle a même pas crié*

Maxime : *ok*

Il posa le téléphone écran contre la table de nuit et éteignit la lumière.

Il envia la punition, un peu. Chez eux, au moins, quelqu'un avait eu peur pour de bon.

Le sommeil le prit sans qu'il s'en aperçoive.

La brume, d'abord – la même. Puis le sol : de l'herbe haute, grise de nuit, couchée par un vent qu'on ne sentait pas.

Et les silhouettes. Maxime était au milieu d'elles avant d'avoir fait un pas.

Des guerriers. Des centaines de guerriers, debout dans les herbes, figés en plein mouvement – une épée levée qui ne s’abat-tait jamais, un bouclier rond dressé contre un coup qui ne venait plus, des bouches ouvertes sur des cris que personne n’avait entendus depuis très, très longtemps. La mousse les avait pris comme elle prend les pierres. Des oiseaux avaient fait leur nid au creux d’un bras plié.

Personne ne leva la tête vers lui.

Chloé chercha les coups de ciseau. Sur une statue, on les voit – sur le nez, dans les plis du vêtement. Elle n’en trouva pas un seul.

Elle marchait déjà entre eux, longtemps, le long d’une allée que les combattants immobiles semblaient border comme une haie d’honneur – ou une mise en garde. Elle alla jusqu’au bout.

Puis vinrent les rails.

Deux lignes de métal rongé, surgies de nulle part, filant à travers les herbes vers un horizon de collines noires. Et posé en travers de la voie, incongru, impossible : un feu de camp. Des sacs à dos d’un autre temps. Des tentes aux couleurs passées. Et autour du feu, des jeunes gens qui riaient – des visages qu’on ne distinguait pas bien, comme sur une vieille photo de journal.

Théo, lui, s’était arrêté devant le feu. L’odeur de fer était plus forte que la veille.

L’un d’eux portait un collier de pierre sombre.

Et au moment où il se pencha pour voir le signe gravé dessus, la respiration immense, au fond des collines noires – celle qu’on avait fini par oublier – s’arrêta net.

Le silence qui suivit était pire que n'importe quel rugissement. C'était le silence de quelque chose qui venait de se rendre compte que quelqu'un était là.

* * *

Théo se réveilla assis, le cœur en avalanche, les draps arrachés. Sa chambre. Son placard. Le lampadaire de la rue à travers les volets.

Il resta immobile le temps que son cœur redescende, et se fabriqua la phrase qui rassure. C'est un rêve. Les rêves recyclent ce qu'on leur donne. Chloé nous a lu une histoire de guerriers changés en pierre, Maxime a ressorti les disparus, on a trouvé une vieille pierre gravée dans un bois – évidemment que le cerveau en fait de la soupe. Des guerriers de pierre dans la brume, il n'y avait pas plus prévisible. La phrase tenait debout. Elle n'expliquait juste pas l'odeur de fer – on ne sent pas, dans les rêves.

De l'autre côté du mur, un lit grinça. Puis plus rien.

Son téléphone vibra sur la table de nuit.

Il regarda l'écran une longue seconde. 3 h 12.

Chloé : *tu dors ?*

Il prit une inspiration.

Théo : *non*

Chloé : *j'ai fait un rêve bizarre*

Théo : *raconte*

Les trois petits points dansèrent, s'arrêtèrent, dansèrent encore. Puis :

Chloé : *des statues de guerriers dans la brume. des vrais, pas des statues en fait. et des rails. pourquoi des rails, je te jure*

Théo fixa l'écran. Le froid partit de ses reins et lui monta jusqu'à la nuque, méthodiquement, vertèbre par vertèbre. De l'autre côté du mur, le lit n'arrêtait pas de grincer.

Une notification, cette fois : leur groupe à trois, celui qui existait depuis toujours et que Chloé avait rebaptisé *camping* la semaine d'avant.

Maxime : *dites* **Maxime** : *c'est bizarre comme question mais* **Maxime** : *quelqu'un a rêvé d'un feu de camp sur des rails?*

De l'autre côté du mur, le lit s'arrêta.

Ils ne dormirent plus beaucoup cette nuit-là, aucun des trois. Le groupe tourna entre 3 h 20 et 4 h du matin.

Théo : *y avait des nids d'oiseaux dans le bras d'un des types*

Chloé : *oui*

Maxime : *oui*

Théo : *les tentes autour du feu. vieilles. les sacs aussi*

Chloé : *oui*

Maxime : *dis un truc que j'ai pas vu* **Maxime** : *n'importe quoi*

Théo : *l'odeur*

Chloé : *du fer*

Maxime : *du fer*

3 h 37

Théo : *bon* **Théo** : *on en parle demain. dormez*

Chloé : *attends* **Chloé** : *y en avait un qui portait un collier comme les nôtres*

3 h 41

Chloé : *oh Chloé* : y a quelqu'un ?

Maxime : *quatre minutes* **Maxime** : *chez nous c'est une minute de silence national*

Théo : *ok. lundi après les cours, chez moi. on parle de tout ça* **Théo** : *d'ici là personne y retourne*

Chloé : *j'avais pas dit que j'y retournerais*

Théo : *je sais*

Maxime : *j'ai un peu peur*

Théo : *c'est normal* **Théo** : *on est trois. on va trouver*

Maxime : *ok* **Maxime** : *bonne nuit*

Chloé : *bonne nuit*

Il posa le téléphone, se rallongea et fixa le plafond. Dans le noir, sa main trouva le collier posé sur la table de nuit, là où il l'avait laissé en se couchant – par curiosité, s'était-il dit, pour le regarder à la lumière. La pierre était tiède.

On est trois. On va trouver. Écrit comme ça, ça ressemblait à un plan.

Ça avait suffi pour eux deux. Ils dormaient sûrement déjà.

Il aurait bien aimé que quelqu'un lui écrive la même chose.

* * *

Le lundi matin, Théo sortit la boîte de sous son lit et la posa dans son sac. Elle y tenait sans forcer.

Il resta un moment devant le sac ouvert.

Puis il la ressortit, la repoussa sous le lit et descendit.

À la fin de l'heure d'histoire, il laissa sortir la classe et resta debout devant le bureau.

— M'sieur. Les pierres gravées, dans le coin – il y en a combien ?

— Toutes celles qui existent sont dans les livres, dit M. Guivarch sans lever les yeux de sa mallette. – Il fit claquer une serrure. – Le tombeau, l'alignement, les deux stèles derrière la chapelle. On les compte depuis cent ans.

— Et une qui serait pas dans les livres ?

— Il n'y en a pas.

— Mais s'il y en avait une.

M. Guivarch releva la tête.

Théo posa son téléphone sur le bureau. Il avait choisi la photo pendant la récréation : la pierre seule, la file de signes bien nette.

Le professeur retira ses lunettes, les essuya, les remit, et approcha l'écran de son visage.

— Où est-ce que tu as pris ça ?

— C'est une photo de ma sœur.

M. Guivarch regarda l'écran encore un moment, puis Théo, puis l'écran.

— Ce n'est pas de l'ogham. C'est plus tard. Ou c'est faux. – Il rendit le téléphone. – Le pays est plein de pierres que des messieurs du siècle dernier ont trouvées trop ordinaires et qu'ils ont aidées un peu.

— Et si c'était pas faux ?

— Alors ce n'est pas à moi qu'il faut la montrer. Ça se déclare. Il y a un service pour ça, un formulaire, quelqu'un finit par se déplacer. – Il ferma sa mallette. – Compte deux ans.

— Deux ans.

— Au mieux.

Théo avait déjà la main sur la porte quand M. Guivarch demanda, en effaçant le tableau :

— Depuis quand tu t'intéresses aux vieilles pierres, toi ?

— Depuis samedi, dit Théo.

* * *

Des cours de cette journée-là, aucun des trois ne retint une ligne.

Ils remontèrent la rue tous les trois, comme tous les soirs. Théo poussa la porte, et sa mère était derrière – et elle ne s'écarta que pour ses deux enfants.

— Ils sont privés de sorties.

— Je sais, madame.

— Et toi, ça va, chez toi ?

— Oui, madame.

— Un ami qui vient réviser, ce n'est pas une sortie, décida-t-elle en le laissant passer. Ce soir, je regarde vos cahiers.

— Oui, madame.

Il était quatre heures et demie. Chloé monta chercher son carnet. Théo monta chercher la boîte. Leur mère posa trois verres et le paquet de gâteaux sur un plateau et le tendit à Maxime, qui descendit au garage et attendit debout.

Le garage des Lancelin n'était un garage que de nom : la voiture dormait dehors depuis des années. Au fond il y avait l'établi du père, la tondeuse et les cartons de Noël ; devant, une vieille table de cuisine, trois chaises dépareillées et une lampe à pince. C'était là qu'ils faisaient leurs devoirs depuis la primaire, parce que personne ne descendait les déranger.

Théo posa la boîte sur l'établi, bien en vue, et son collier à côté. Chloé posa le sien, et Maxime le sien aussi.

Puis Théo sortit ses cahiers.

Ils révisèrent une heure et demie. La boîte resta où elle était.

Leur mère descendit ramasser les verres. Elle prit le cahier de Chloé, tourna trois pages, le reposa. Elle prit celui de Théo.

— Une demi-heure, dit-elle. Après, Maxime rentre chez lui et on passe à table.

Elle remonta avec les verres.

Puis Théo repoussa son classeur, et le garage des Lancelin devint un centre de crise.

— Bon, dit Théo. Récapitulons ce qu'on sait.

— J'ai tout noté au réveil, dit Chloé en ouvrant son carnet. Tout. Même les trucs débiles. Et j'ai refait la carte.

Elle tourna le carnet vers eux : des schémas, des flèches, et le paysage du rêve recopié au stylo.

— On fait tous les trois le même rêve. Pas un rêve qui se ressemble : le *même*. Ça, c'est le fait numéro un, et il est impossible, donc on continue. Fait numéro deux : dans le rêve, il y a des jeunes qui campent sur des rails, et l'un d'eux porte un collier comme les nôtres.

— Fait numéro trois, dit Maxime d'une voix un peu étranglée. Cette nuit, j'arrivais pas à me rendormir. J'ai repassé les photos de Chloé, et j'ai zoomé en bas de l'inscription.

Il sortit une pochette de son sac et étala les tirages sur la table.

— Je les ai imprimées ce matin avant de partir. Regardez. Il y a de la mousse, mais on le voit.

Ils se penchèrent. Sous la file de signes gaéliques, à demi mangée par le lichen – ces croûtes gris-vert que les vieilles pierres attrapent comme une peau –, une seconde ligne était gravée. Plus courte. Plus récente aussi, peut-être – les entailles semblaient moins usées.

Des chiffres.

Une date.

Le vingt du sixième mois. Puis une année qui commençait par dix-neuf – et le lichen avait le reste.

— C'est pas dans le même alphabet bizarre, remarqua Chloé en fronçant les sourcils. C'est des chiffres normaux. Des chiffres de chez nous. – Elle approcha le nez de la feuille. – Et c'est vieux. Mille neuf cent quelque chose.

— Peut-être des archéologues, proposa Théo. Ils datent leurs trouvailles, non ?

— Sur la trouvaille elle-même ? À la main ? dit Chloé, sceptique. Le monsieur du livre l'a cherchée toute sa vie sans la trouver – si des fouilles étaient passées par là, la pierre serait dans un musée.

Ils regardèrent la date encore un moment, tous les trois. Des chiffres nets, profonds, patients. Elle ne leur disait rien.

— On la note, décida Chloé en la recopiant dans son carnet, entourée de trois traits. Fait numéro quatre : quelqu'un a gravé une date sous une inscription que personne ne sait lire. Un jour, ça voudra dire quelque chose.

— Et en attendant ? demanda Maxime.

Théo se redressa, et sa voix prit son pli calme.

— En attendant, on fait ce qu'on fait quand on ne sait pas : on cherche. Mercredi, on n'a pas cours l'après-midi. La médiathèque garde les vieux journaux de la région.

— T'es au courant qu'on est privés de sorties ? rappela Chloé.

— La médiathèque, c'est pas une sortie, c'est du travail. On a un exposé d'histoire locale à préparer.

— On a un exposé d'histoire locale ?

— On en aura un.

Chloé le dévisagea un instant.

— Je suis allé voir Guivarch ce matin, dit Théo. Pour la pierre. Il dit que des pierres pas recensées, ça existe pas. Je suis resté vague, je lui ai pas tout montré. – Il haussa une épaule. – Demain je prends le sujet libre. Et là j'aurai une raison de lui poser de vraies questions. Je vais pas raconter d'histoires à maman : l'exposé existera pour de vrai.

— Et on cherche quoi ? dit Maxime.

— Tout, dit Chloé, dont les yeux s'étaient rallumés d'un coup, parce qu'une enquête, c'était encore une aventure. La pierre. Les disparus. Et ce qu'on trouve d'autre.

Elle referma son carnet d'un coup sec.

Ils allèrent reprendre leurs colliers sur l'établi.

Les trois entrelacs pointaient du même côté – vers l’est, vers la forêt.

— On les a posés comme ça ? dit Maxime.

— Sûrement, dit Théo.

Chapitre 5 – L'enquête

La nuit du lundi, le rêve alla plus loin.

Au-delà des rails, cette fois, vers les collines noires, et l'odeur de fer montait à mesure. La respiration, elle, ne reprenait pas. Depuis la nuit du dimanche, le fond du paysage se taisait.

Chloé ouvrit son carnet au réveil, écrivit la date en haut et recopia la carte du rêve en dessous. Elle allait un peu plus loin que celle de la veille.

Sur le chemin du collège, elle le tendit ouvert. Maxime et Théo regardèrent la page. La sonnerie retentit, et chacun prit la direction de sa classe.

En histoire, Théo attendit encore que la classe soit sortie.

M. Guivarch ne leva pas les yeux de son cahier.

— Deux jours de suite.

— Les Journées du patrimoine, dit Théo. J'aimerais participer.

— Tout le monde peut. – Il tourna une page. – Sur quoi ?

— Les pierres gravées du canton.

Le professeur retira ses lunettes et se mit à les essuyer.

— Je t'ai dit hier ce que j'en pensais.

— Vous avez dit qu'elle était fausse.

— J'ai dit ou. Et j'ai dit que ça se déclare. – Il souffla sur un verre. – Écoute-moi deux minutes. Ça s'affiche dans un hall, devant des gens du pays. Le premier qui passe te demandera où

elle est.

Théo ne dit rien.

— Prends les chapelles. Elles sont datées, tu peux les photographier, et personne ne viendra te chercher.

— Et les disparus ?

Le chiffon s'arrêta.

— Les disparus.

— Les gens qui ont disparu dans le bois. Ma grand-mère en parle.

— Tout le monde en parle. – Il remet ses lunettes. – Ce n'est pas de l'histoire, c'est du fait divers. L'histoire a des sources. Le fait divers a des journaux.

— C'est pas pareil ?

— Non. Mais les journaux gardent tout.

— Alors vous croyez qu'il s'est passé quelque chose ?

— Je crois que tu voudrais que je te le dise. – Il rangea son stylo dans sa poche de poitrine. – « Le doute est le commencement de la sagesse. » On l'attribue à peu près à tout le monde, ce qui devrait déjà t'inquiéter.

— Je le prends quand même. Les pierres.

— C'est ton droit. Ce que tu mets dedans, c'est ton affaire – jusqu'à ce que je le lise. – Il rouvrit le cahier et écrivit un nom. – Lancelin. Un exposé.

— Vous pouvez me le mettre par écrit ?

M. Guivarch reposa son stylo.

— Par écrit.

— Pour la médiathèque. Qu'ils nous laissent voir les fonds.

Le professeur le regarda un moment. Puis il déchira une page de son cahier, écrivit quatre lignes, signa, et la tendit par-dessus le bureau.

Il referma le cahier.

Entre deux cours, sur le groupe :

Maxime : *j'ai un truc à essayer*

Maxime : *ce soir on met un collier ailleurs. loin. le mien*

Chloé : *pourquoi le tien*

Maxime : *parce que c'est moi qui dors le plus loin de chez vous*

Maxime : *si je rêve quand même ça vient pas des colliers*

Théo : *et si tu rêves pas*

Maxime : *alors on saura quoi faire des deux autres*

Ils rentrèrent à trois et s'arrêtèrent d'abord chez Maxime.

Sa mère mettait des chiffres au propre sur la table de la cuisine. Le grand-père lisait dans le fauteuil près de la fenêtre. Elle leva la tête, les compta tous les trois, et reposa son stylo.

— Un exposé, dit Maxime. À la médiathèque. Demain après-midi.

— Sur quoi ?

— Les vieilles pierres du coin.

Dans le fauteuil près de la fenêtre, le livre s'abaissa.

Madame Pellerin regarda Théo, puis Chloé, puis son fils.

— Vous cherchez encore des cailloux.

— C'est pour l'école, dit Chloé.

— J'ai entendu. — Elle tapa la pile de relevés sur la table pour l'égaliser. — Cinq heures, Maxime.

— Maman.

— Cinq heures. Et tu prends ton vélo, comme ça tu n'auras pas d'excuse.

— À demain, dit Chloé.

Maxime sortit son collier de sa poche et le tendit à Théo.

— À demain.

Maxime referma la porte. Théo et Chloé continuèrent jusqu'à chez eux.

Théo poussa la porte du garage en passant. Le collier finit dans le tiroir de l'établi; il tourna la clé et la mit dans sa poche.

Ils étaient rentrés depuis peu quand leur père arriva du chantier et mit la table. Théo attendit qu'il soit assis pour poser le papier de Guivarch à côté de son assiette.

Il le lut par le coin, du bout des doigts, deux fois.

— Les pierres gravées du canton.

— C'est pour les Journées du patrimoine.

— Mmh. – Il rendit le papier. – Vous m'en rapportez une petite, hein. Pour caler l'établi.

Leur mère rentra de sa tournée de soins à sept heures et demie. Elle posa son sac, retira ses chaussures, et s'arrêta devant la pile de torchons propres, pliés par tailles décroissantes sur le plan de travail.

— Ah, dit-elle.

Puis elle lut le papier debout, sans le prendre.

— Demain après-midi, dit Théo. On n'a pas cours.

— C'est affiché dans le hall, à la fin du mois, dit Chloé. Les meilleurs. Enfin, les meilleurs, ceux qu'ils veulent bien –

— Chloé.

— Pardon.

Leur mère regarda son fils un temps un peu trop long.

— Vous êtes là avant moi.

— Oui.

— Je ne dis pas rentrés à l'heure. Je dis là. Quand j'ouvre cette porte, vous êtes derrière.

Elle alla jusqu'au réfrigérateur et aimanta le papier bien droit, à hauteur des yeux.

— Maxime vient ? demanda-t-elle sans se retourner.

— C'est à trois, l'exposé.

— N'en profitez pas pour traîner.

— Sa mère lui a dit cinq heures.

Elle se retourna.

— Sa mère a raison. – Puis, à leur père : – Tu rentres à quelle heure, demain ?

— Six heures.

— Vous êtes là avant votre père.

— Oui, dit Théo.

Le soir, sur le groupe :

Chloé : *et si tu rêves pas ?*

Maxime : *alors c'est le collier et on les rend*

Chloé : *et si tu rêves ?*

Il ne répondit pas tout de suite.

Maxime : *alors c'est nous*

Théo : *vous êtes pas fatigués ?*

* * *

Au matin, sur le groupe :

Chloé : *les collines étaient plus près cette nuit. on n'y arrive toujours pas*

Chloé : *maxime. tu as vu quelque chose ?*

Maxime : *le rêve est venu quand même*

Maxime : *identique*

Chloé : *il rate jamais une nuit*

Théo : *ponctuel*

Chloé : *donc le tiroir a rien changé*

Maxime : *non*

Théo : *on en parle sur le chemin de l'école*

— Donc c'est pas les colliers, conclut Chloé. Enfin si, c'est forcément les colliers. Mais c'est plus *que* les colliers.

— C'est-à-dire ? demanda Théo.

— C'est-à-dire que c'est trop tard, dit-elle sans ralentir. On ne peut pas rendre ce qu'on a déjà pris. Je l'ai lu quelque part.

— Dans un de tes bouquins de magie ?

— Dans tous mes bouquins de magie, dit Chloé. Et j'en ai dix-sept, je te signale.

Maxime ne dit rien. Il marchait un demi-pas derrière les deux autres, les bras croisés un peu trop serré.

Le tiroir. Voilà le vrai résultat de l'expérience. On avait mis le collier sous clé, de l'autre côté de la rue, et le rêve était venu quand même – sans hésiter, sans chercher, droit à lui. Ce n'était pas le collier qu'on venait visiter la nuit.

C'était eux.

Il essaya de ne plus y penser. Il n'y arriva pas.

— Elle ouvre à une heure, la médiathèque, dit Théo. On fait les cours, on rentre manger, et on se retrouve devant à deux heures.

Les deux autres acquiescèrent.

* * *

Ils arrivèrent devant la médiathèque à deux heures. C'était une ancienne école, et au-dessus de la porte le mot ÉCOLE était toujours gravé dans la pierre.

Ils poussèrent la porte et allèrent au comptoir. La bibliothécaire, madame Le Goff, était au téléphone avec quelqu'un qui semblait avoir perdu un livre depuis 2019 ; elle leur fit signe d'attendre, du geste universel qui promet une minute et en annonce vingt.

— Les archives du journal, dit Chloé, dont le chuchotement portait jusqu'aux rayonnages. Il nous faut les vieux étés. On connaît pas l'année, mais c'est l'époque des disparus, ceux de la forêt – grand-mère dit toujours « du temps où j'étais fille », donc ça fait dans les...

— 1966, dit une voix tranquille.

Ils se retournèrent. À la table des périodiques, près de la fenêtre, un vieil homme leva à peine les yeux de son journal. Ils avaient dû le croiser cent fois dans le village sans jamais le voir – un visage qu'on oublie.

— Pardon ? dit Théo.

— Les disparitions, dit l'homme en tournant sa page. Puisque la demoiselle en parle assez fort pour que toute la salle en profite : c'était l'été 1966. Les journaux de l'époque sont en bas, dans les cartons.

— Merci, monsieur... ?

— Ambroise, dit le vieil homme.

Il replia son journal et se leva.

— J'ai passé assez d'après-midis ici pour qu'on me confie la clé.

Madame Le Goff, sans interrompre sa conversation, la lui tendit.

Il les fit descendre, ouvrit la porte, laissa la clé sur la serrure et resta sur le seuil.

— Vous remonterez me chercher.

La porte se referma sur eux.

La salle du bas sentait le papier qui attend. Ils longèrent les étagères en déchiffrant les étiquettes – 1950-1955, 1956-1960, 1961-1965 – jusqu'au carton des années 1966-1970. Théo remarqua qu'il était moins poussiéreux que ses voisins.

Théo sortit le carton, le posa sur la table et souleva le couvercle.

Chloé prit la pile de journaux jaunis avec délicatesse. Elle tournait, les deux autres lisaient par-dessus son épaule, et ils remontrèrent l'été 1966 semaine par semaine – les régates, les battages, un record de chaleur.

Puis Chloé ne tourna plus.

CINQ JEUNES GENS DISPARUS EN FORÊT DE BROCELIANDE

Il y avait une photographie. Cinq visages serrés devant une 4L, riant au soleil.

— Ils sont partis le 20 juin, lut Chloé. Camper. Pour les vacances.

Elle suivait les lignes du doigt.

— Ils appelaient. Du bourg d'à côté. Ils envoyaient des cartes postales. Le dernier coup de fil, c'est le mardi 28. Le jeudi 30, plus rien, et le plus vieux a manqué son embauche.

Le reste, l'article le disait à sa manière : alerte, gendarmes, battues, les tentes retrouvées dressées, le feu froid, les chiens qui refusaient d'entrer dans certaines parties du bois. Il disait l'incompréhension. Il promettait des développements.

Puis Chloé s'arrêta au milieu d'une colonne et posa son doigt dessus. Les trois la lurent en même temps.

La mère de l'un des jeunes gens, jointe par notre rédaction, s'étonne : « Au téléphone, ils riaient, ils disaient qu'ils avaient trouvé des merveilles. Ils se plaignaient juste de mal dormir – tous les cinq, les mêmes cauchemars. Des bêtises de veillée, on pensait. »

Chloé sortit son carnet d'une main qui n'était plus tout à fait ferme. Elle l'ouvrit à la page aux trois traits et le posa sur le journal, chiffres contre chiffres.

Sur la pierre : le vingt du sixième mois, et une année que le lichen avait mangée.

Dans le journal : le 20 juin 1966.

Le jour de leur arrivée dans le bois.

— C'est eux, dit Chloé.

Sa voix était toute petite dans la grande salle. Théo relut les chiffres trois fois, dans les deux sens, en cherchant l'erreur avec une sorte d'acharnement.

— Ils ont trouvé la pierre en arrivant, ou dans les premiers jours, continua Chloé, lentement. Ils ont gravé la date – pour marquer leur trouvaille, pour rigoler, qu'est-ce que j'en sais. Ils ont dit au téléphone qu'ils avaient trouvé « des merveilles ». Ils ont commencé à faire les mêmes cauchemars, tous les cinq. Et dix jours plus tard...

Elle ne finit pas. Le journal finissait pour elle : *les recherches se poursuivent.*

— Huit jours, dit Maxime d'une voix blanche. Entre la pierre et le dernier coup de fil, il s'est passé huit jours. Dix avant qu'on les cherche. Nous, on en est à quatre.

Chloé s'était remise à tourner les pages. Trop vite pour lire.

Les recherches s'étaient poursuivies dans les numéros suivants, en pages de plus en plus intérieures, en colonnes de plus en plus étroites. Une dernière brève en octobre. Puis plus rien. Cinq visages riants avalés par la pagination.

Ç'aurait pu s'arrêter là. Ç'aurait dû.

Chloé passa à l'été suivant. Puis au suivant. Méthodique comme jamais, et les mains qui allaient trop vite.

— Attendez, dit Théo.

Il avait tiré un carton de plus. Trois lignes, page huit, été 1979 : *deux randonneurs belges portés disparus dans le secteur est du massif; la piste de l'accident est privilégiée.*

Après ça, ils ne remirent plus les journaux dans l'ordre. Ils prirent un carton chacun.

— 1991, dit Chloé. Un couple d'Allemands, « passionnés de légendes arthuriennes » selon leur logeuse. Jamais redescendus. Accident.

— 2003, dit Théo. Un étudiant venu photographier des mégalithes. Fugue probable.

— 2011, dit Maxime. Deux frères, des Nantais. Leur voiture est restée trois semaines sur le parking du Val avant que quelqu'un s'en inquiète.

Aucun article ne citait les précédents. Chaque disparition avait été classée seule, expliquée seule, oubliée seule – des dossiers fermés par des gens différents, à des époques différentes, qui n'avaient aucune raison de se parler.

— Fait numéro cinq, dit Chloé, et sa voix ne ressemblait plus du tout à sa voix. Ça n'a jamais arrêté.

Sur la page de son carnet, la colonne de dates descendait comme un escalier : 1966. 1979. 1991. 2003. 2011. Un pas tous les dix ou douze ans, régulier comme une marée – et dans deux des articles, le même détail perdu au milieu des phrases : des témoins qui parlaient de gens fatigués, « qui dormaient mal », « qui faisaient de mauvais rêves » les jours d'avant.

Théo referma le dernier carton.

Une mère. Un patron. Une logeuse. À chaque fois, quelqu'un les avait réclamés.

Et ceux que personne ne réclame ?

Maxime regarda la dernière date, puis l'année en cours. La marée était en retard. Ou à l'heure.

— Il faut qu'on regarde s'ils ont des familles encore ici, dit Théo, très calme. Des frères, des sœurs. Quelqu'un qui saurait des choses.

— Il faut surtout qu'on rende les colliers, dit Maxime.

Les deux autres le regardèrent. Il avait les bras serrés autour de lui, et il fixait la photo des cinq – pas les visages : les cous. Personne n'y portait de collier, sur la photo. La photo datait d'avant.

— Je sais ce que vous allez dire. Le test du tiroir, ça a raté, éloigner ça sert à rien. Mais éloigner, c'est pas *rendre*, continua-t-il d'une traite. On les remet dans la boîte, la boîte sous la pierre, la pierre dans son trou – tout à sa place, comme on l'a trouvé. Et peut-être que les rêves s'arrêteront, et peut-être que tout redeviendra comme avant.

— On ne peut pas rendre ce qu'on a déjà pris, dit doucement Chloé. Je te l'ai dit ce matin.

— Ça, c'est ce que racontent tes bouquins, répliqua Maxime. Moi je te parle d'essayer.

Chloé regarda la photo à son tour.

— Alors quoi ? reprit Maxime, et sa voix monta d'un cran, se cogna au plafond de la salle silencieuse, retomba. Alors on fait quoi ? On attend ? On attend que ça nous arrive ?

Au-dessus, on entendait encore madame Le Goff au téléphone.

Théo répondit, parce que dans sa tête c'était son travail.

— On fait les deux, dit-il. Samedi, on retourne à la pierre et on rend les colliers. C'est peut-être inutile, mais c'est pas cher d'essayer. Et d'ici là, on cherche les familles, et on dort chez nous, portes fermées, et on continue à se parler.

— T'es au courant que –

— Qu'on est privés de sorties ? Je sais.

— Et que le prochain qui prononce le mot « forêt » devant maman, insista Chloé, dort dans le garage ?

— Je sais, répéta Théo. J'ai deux jours. Comportement irréprochable, vaisselle sans qu'on demande, et samedi je négocie une vraie sortie – un match, une course, quelque chose qui existe pour de bon. Le reste, c'est le trajet.

Chloé et Maxime échangèrent un regard, deux paires de sourcils montées à la même hauteur. Ni l'un ni l'autre ne dit rien.

— D'accord ? reprit Théo.

— D'accord, dit Chloé.

— D'accord, dit Maxime, à voix basse.

Chloé rouvrit son carnet et ajouta, à côté de la date entourée de trois traits, en plus petit : *2 juillet 1966 – les cinq.*

Théo hocha la tête, rangea le journal du 2 juillet dans le carton, referma le couvercle. Ses mains ne tremblaient pas. Il y veillait personnellement.

— Il ressemblait à quoi, le monsieur ? dit Chloé. On doit lui rendre la clé.

— Un vieux monsieur, dit Théo.

— Ça m'aide beaucoup.

— Il avait des lunettes ? dit Maxime.

Ils éteignirent, sortirent, tirèrent la porte derrière eux. Le téléphone de Maxime vibra dans l'escalier.

Maman : 17 h.

— Je dois y aller, dit Maxime. Je dois y aller.

Il monta les marches deux par deux, et ils entendirent la porte d'entrée.

En haut, la table des périodiques était vide. Théo posa la clé sur le comptoir, et madame Le Goff raccrocha enfin.

— Vous avez tout remis en place ? C'est classé par années, en bas. Il faut que ça reste par années.

— On a remis, dit Théo.

— Le monsieur est parti ? demanda Chloé.

— Quel monsieur ?

— Celui qui vous a demandé la clé.

Madame Le Goff regarda la table des périodiques, puis la clé sur son comptoir.

— J'étais au téléphone, dit-elle.

Sur le chemin du retour, Chloé marcha longtemps sans rien dire – ce qui, chez elle, arrivait à peu près aussi souvent qu'une éclipse. Puis :

— Théo. Tu crois qu'ils ont eu peur ?

— Qui ?

— Eux. Les cinq. Sur la photo ils rigolent, ils ont l'air... invincibles. Tu crois qu'à la fin, ils ont eu peur ?

Théo chercha la phrase qui rassure.

Il en avait pour son père, pour sa mère, pour Guivarch. Il n'en avait pas pour elle.

— Je sais pas, dit-il.

Il lui tendit la main. Sa petite sœur y glissa la sienne, comme quand elle avait six ans, et ils firent le reste du chemin comme ça, sans plus rien se demander.

Chapitre 6 – La brume

Maxime poussa la porte à six heures moins le quart.

Sa mère mettait des chiffres au propre sur la table de la cuisine.

— Cinq heures, dit-elle sans lever la tête.

— On était pris dans les recherches. On a pas vu le temps.

— Mmh. Va dans ta chambre.

Il se dirigea vers l'escalier.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

La voix venait du salon. Par la porte, on voyait le dossier du fauteuil et une main qui tournait une page.

Maxime s'arrêta.

— On a une date, dit-il.

— Ah.

— Mille neuf cent soixante-six.

La page suivante ne tourna pas.

— Monte faire tes devoirs, dit la voix.

Maxime emprunta l'escalier en direction de sa chambre.

* * *

Théo et Chloé arrivèrent un quart d'heure plus tard, à pied.

Le vélo de Maxime était couché à plat dans l'herbe devant chez lui, guidon de travers, là où il l'avait lâché.

— Il va s'en prendre une, dit Chloé.

Elle ralentit devant chez lui, pour voir. Derrière la fenêtre éclairée, sa mère écrivait, seule à sa table. La maison était calme, et la lumière était allumée à l'étage.

— Chloé.

— Attends.

— On n'a pas le temps.

Il la prit par la manche. Ils descendirent la rue au pas de course, cartables battants, et arrivèrent chez eux sans avoir repris leur souffle. Pas de camionnette devant le garage.

Théo poussa la porte.

— Essuie tes pieds.

— Je m'essuie les pieds.

Il alluma dans la cuisine.

— Devoirs. Ici.

— On en a pas pour demain.

— Prends l'histoire-géo.

— Pourquoi la cuisine ?

— Parce que c'est là qu'elle passe.

Chloé posa son sac sur une chaise. Ils entendirent la camionnette se garer devant le garage.

Leur père entra, posa ses clés dans le vide-poche, et trouva deux enfants rouges devant une table, en train de sortir leurs affaires.

— Bah, dit-il.

Il accrocha sa veste au dossier d'une chaise.

— Travaillez bien.

Ils se plongèrent dans leurs classeurs.

À sept heures moins le quart, leur père mit une casserole à chauffer. Théo sortit les assiettes, Chloé le rejoignit pour les verres, et ils poussèrent les classeurs au bout de la table en gardant un coin pour travailler.

Leur mère rentra à sept heures et demie, fatiguée de sa journée. Elle resta sur le seuil plus longtemps qu'il n'en fallait pour enlever ses chaussures.

— Vous avez mis la table.

— Ouais, dit Théo.

— Et vous travaillez.

— On a un exposé.

Elle posa son sac sur le buffet.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien, dit Théo.

— Mmh.

Elle alla se laver les mains.

Chloé souligna un titre qui l'était déjà.

— Bon, dit leur mère. Rangez-moi ça, on va manger.

Ils rangèrent et passèrent à table. Le repas fini, ils se retirèrent dans leurs chambres.

Plus tard, sur le groupe :

Chloé : *t'as pris cher ?*

Maxime : *non*

Chloé : *ils t'ont rien dit ?*

Maxime : *cinq heures. et après plus rien*

Chloé : *moi j'aurais pris pour la semaine*

Maxime : *je sais*

Théo : *demain midi on cherche les familles des cinq. chacun un nom*

Les trois points s'allumèrent sous le message, un instant, et s'éteignirent.

* * *

Le lendemain, au réveil, Théo sut ce qu'il y avait derrière les collines noires.

De l'eau.

Pas un lac, pas une rivière – de l'eau noire, étale, glissée entre les herbes à perte de vue. Des arbres nus en émergeaient et s'y tenaient encore debout. Du brouillard traînait dessus, et il remuait comme remue une couverture quand quelque chose respire dessous.

Et la respiration immense, celle qui s'était arrêtée net la nuit du dimanche, avait repris. Plus près.

Puis le brouillard s'était soulevé sur toute sa largeur, d'un seul mouvement lent, et le rêve s'était terminé comme on retire un enfant du bord d'un quai.

Sur le chemin du collège, Chloé sortit son carnet et le tendit ouvert.

Théo posa le doigt au milieu de la page.

— Il en manque un, là.

— Où ça ?

— Entre les deux. Un tordu, cassé à mi-hauteur.

Elle reprit le carnet et le dessina.

— Il n'y avait pas de vent, dit Théo. Et ça bougeait quand même.

Maxime marchait entre eux, les mains dans les poches.

— C'est pareil, dit-il. C'est toujours pareil. C'est bien ça, le problème.

Théo s'assit au fond de la classe. Madame Tanguy fit l'appel.

— Gicquel.

— Présent, dit Théo.

— C'est pas toi.

Un rire, deux rangs plus loin.

— Hamon.

— Présent, dit Théo.

— C'est toujours pas toi.

Madame Tanguy posa sa liste.

— Lancelin. Tu es avec nous ?

— Présent, dit Théo.

Toute la classe rit. Théo aussi.

Ils se retrouvèrent contre le mur du gymnase, à midi, et sortirent leurs téléphones. Chacun avait son nom.

Théo composa le sien. Ça sonna longtemps.

— Le mien répond pas.

— Le mien existe plus, dit Chloé. « Le numéro que vous demandez n'est plus attribué. » J'ai refait trois fois.

Maxime avait déjà le sien contre l'oreille.

— Bonjour, dit-il. Excusez-moi de vous déranger. Je cherche de la famille de quelqu'un qui habitait le pays, avant. – Un temps. – Non. Non, je comprends. Merci quand même. Excusez-moi.

Il raccrocha et regarda l'écran jusqu'à ce qu'il s'éteigne.

— Elle a jamais entendu ce nom-là.

— Elle est d'ici ? dit Chloé.

— Depuis quarante ans.

L'après-midi : deux heures de maths, une heure de techno. Théo recopia le tableau sans le lire.

Ils rentrèrent à cinq heures et demie. La maison était vide.

Théo appela sa grand-mère.

— Tiens ! Ça, c'est une bonne surprise.

— Ça va, tes genoux ?

— Ils annoncent la pluie avant la radio. Sinon ça va.

— Et le chien du voisin ?

— Ne m'en parle pas.

Elle en parla.

Quand elle fut à court, il demanda, du ton dont on demande une chose sans importance :

— Dis. Les gens de l'époque, ceux du bois. Il en reste de la famille, par ici ?

Elle mit du temps.

— Il y avait une sœur, dit-elle. La cadette. Elle est partie du côté de Rennes. Oh, ça fait.

— Elle s'appelait comment ?

— Ah, ça.

Théo n'insista pas. Il la laissa reprendre sur autre chose, sur une cousine qu'on avait opérée, et il attendit qu'elle arrive au bout.

— Bon. Je te laisse.

— Tu embrasses ta sœur.

— Je l'embrasse.

— Et toi je t'embrasse, mon grand.

— Moi aussi.

Il raccrocha.

Chloé était dans l'encadrement de la porte.

— Alors ?

— C'était la dernière.

Des cinq, il ne restait qu'un journal jauni. Et eux.

— Les derniers, dit-il.

Ils n'entendirent pas leur mère rentrer. Elle posa le dos de sa main sur le front de Chloé, puis sur celui de Théo, avant même d'avoir posé son sac. Elle fronça les sourcils.

— Pas de fièvre. Mais vous avez des mines horribles, tous les deux. Qu'est-ce qu'il y a – vous avez vu un fantôme ?

Elle avait dit ça en riant, en reposant sa main. Les deux enfants rirent aussi. Un tout petit peu trop tard.

— Je vois quinze personnes par jour qui me disent que ça va, dit-elle. Vous dormez, la nuit ?

— C'est l'exposé, dit Théo. On veut le finir pour lundi.

Elle les fit passer à table. Chloé, le nez dans son assiette, faillit y croire. Elle se resservit des haricots.

Après le dîner, elle s'attarda à la fenêtre du salon, un livre fini entre les mains. C'était jeudi. Au bout de la rue, une fenêtre éclairée attendait, comme tous les jeudis soir. Elle la regarda un long moment, puis monta se coucher, le livre sous le bras.

Dans sa chambre, ce soir-là, Maxime ouvrit son cahier de maths à la dernière page, celle où personne ne va jamais. Une petite colonne de chiffres l'y attendait. Il ajouta : *jour 5*. Il referma le cahier. Il le rouvrit, souligna le 5, et resta un moment le stylo en l'air, comme s'il cherchait quoi souligner d'autre.

Chloé : *vous dormez ?*

Théo : *non*

Maxime : *non*

Chloé : *ok*

La nuit du jeudi, le rêve les mena jusqu'au bord de l'eau noire.

* * *

Le carnet resta dans le sac, ce matin-là. Maxime marcha entre eux, comme la veille, et ils arrivèrent en avance.

Théo eut son idée entre deux cours, et il ne la trouva pas bonne. Elle avait seulement le mérite d'être la dernière.

Théo : *ce soir on met les trois dans le tiroir*

Maxime : *le mien y est déjà*

Chloé : *et si ça marche pas*

Théo : *demain on les rend*

Ils descendirent au garage en rentrant. Le tiroir de l'établi n'avait pas été rouvert depuis le mercredi. Théo sortit la clé de sa poche – il la changeait de pantalon tous les matins –, la tourna, et tira.

Le collier de Maxime était au fond, là où il l'avait laissé.

Théo fit passer le sien par-dessus sa tête et le posa à côté.

— À toi.

Chloé garda les mains le long du corps.

— On les reprend demain, dit Théo.

— Je sais.

Elle prit le lien à deux mains, le fit passer par-dessus ses cheveux, et resta un instant avec le galet au creux de la paume. Le plus beau. C'était objectif.

Elle le posa dans le tiroir.

Théo referma, tourna la clé, et la remit dans sa poche. Puis il remonta vider le lave-linge, sortir les poubelles, et faire la vaisselle que personne ne lui avait demandée.

Après le dîner, il monta chez sa sœur avec une feuille.

— Vas-y. T'es maman.

— J'ai pas envie.

— Chloé.

Elle soupira, et prit la voix.

— Vous êtes toujours punis.

— Je sais. La médiathèque ferme à midi et demi, il nous manque les photos pour le diaporama, et après on passe voir le match de Corentin – il nous tanne depuis quinze jours.

Chloé le laissa finir.

— Elle va pas dire ça.

— Elle va dire quoi ?

— Elle va demander à quelle heure vous rentrez.

Théo écrivit *dix-huit heures* sur sa feuille, et l'entoura.

La nuit du vendredi, ils y entrèrent. Au-delà, il n'y avait plus rien où aller.

Ils n'en parlèrent pas – pas vraiment. Le samedi matin, sur le groupe, trois messages seulement, à sept minutes d'intervalle, dans l'ordre où chacun renonçait à se rendormir :

Maxime : *jour 7. et le rêve est arrivé au bout*

Chloé : *moi aussi*

Théo : *aujourd'hui on rend tout. tenez-vous prêts pour 10h*

* * *

La négociation eut lieu dans la cuisine, à neuf heures et quart, pendant qu'ils prenaient leur petit-déjeuner, et Théo l'avait préparée comme un oral. Chloé avait pour consigne de ne rien dire.

— La médiathèque ferme à midi et demi le samedi, exposa Théo. Il nous manque les photos des documents pour le diaporama. On y va à vélo, on fait les photos, et après on passe voir le match de Corentin au stade – il nous tanne depuis quinze jours. On rentre pour dix-huit heures.

Sa mère l'observa par-dessus sa tasse. Elle chercha la faille, en habituée – et n'en trouva aucune : chaque morceau de la phrase était vrai.

— Vous êtes toujours punis, dit-elle enfin.

— Je sais.

— La vaisselle. Les poubelles. Le lave-linge vidé, plié, rangé. – Elle marqua un temps. – Et ma pile de torchons.

— Je me disais bien que vous alliez finir par me demander quelque chose.

Chloé étudiait le fond de son bol.

— La médiathèque, c'est du travail, je veux bien. Le match, c'est un cadeau – et il n'est pas pour vous, il est pour Corentin. – Elle reposa sa tasse. – Téléphones chargés. Vous répondez à la première sonnerie. À la *première*, Théo. Si je tombe une seule fois sur le répondeur, je viens vous chercher au stade devant tout le monde, et crois-moi, je prendrai mon temps pour monter les gradins. Et j'appelle à la maison, sur le fixe. C'est toi qui décroches.

— Première sonnerie, promet Théo.

— Dix-huit heures pile.

— Dix-huit heures.

Ils allèrent chercher les vélos au garage. Théo rouvrit le tiroir, roula les trois colliers dans un pull et l'enfourna au fond de son sac. Chloé prit la boîte sur l'établi, où elle attendait depuis lundi. Elle la mit dans son sac, sortit son carnet pour lui faire de la place, et le posa sur l'établi.

Puis ils repassèrent par la maison.

Elle les regarda enfiler leurs blousons dans l'entrée, et au moment où Chloé passait la porte, elle la retint d'une main légère et lui remit une mèche derrière l'oreille – un geste d'une

seconde, pour rien, comme on remet droit une chose précieuse qu'on a fini par trouver normale.

Chloé lui prit la taille et resta contre elle.

— Allez. Amusez-vous bien.

Elle se dégagea doucement. Sa tournée commençait dans vingt minutes, et elle n'était pas prête.

Sur le trottoir, Chloé enfourcha son vélo. Elle attendit le bout de la rue, le virage passé, la maison hors de vue.

— On fait ce qu'on a à faire, dit Théo. Et s'il reste du temps, on passe au stade.

— Il restera pas de temps.

— Alors on lui dira que l'exposé a débordé. Ce sera même pas faux.

Ce sera même pas faux. Elle baissa la tête et appuya sur les pédales.

Maxime sortait de chez lui quand ils arrivèrent, sa mère derrière lui sur le seuil, un sac de courses à la main.

— Tu leur donnes. Il y en a pour tout le monde.

— Maman.

— Vous partez à la journée, vous mangerez quelque chose. — Elle lui mit le sac dans les bras. — Cinq heures.

— Le match finit tard.

— Quel match ?

— Celui de Corentin. Tout le monde y va.

Sa mère avait la main sur la poignée. Elle la retira.

— Six heures. Pas plus.

— Six heures.

Elle rentra. Maxime fit passer son sac à dos sur le ventre, comme un gilet de sauvetage, et rangea les sandwichs dedans.

Ils se mirent en route vers l'est, dépassèrent la médiathèque sans ralentir, dépassèrent le stade d'où montaient des cris de match, et prirent la petite route du Val – celle qui perdait son goudron bien avant la forêt, comme si la commune avait cessé d'y croire.

Ils couchèrent les vélos dans le pré, près du vieux foyer de pierres, et le bois les avala.

Chloé le remarqua la première.

— Écoutez, dit-elle.

Ils s'arrêtèrent. Ils écoutèrent.

Rien. Pas un oiseau, pas un froissement dans les feuilles. L'air ne bougeait pas, tiède, avec ce goût de métal qu'il a avant les gros orages – sauf que le ciel, entre les branches, était d'un bleu parfait.

— Ils sont où, les oiseaux ? demanda Maxime, très bas.

— Partis, dit Chloé.

— Partis où ?

— Là où vont les bêtes quand elles savent, dit-elle.

— On avance, dit Théo. On creuse, on pose, on rebouche, on repart. Personne ne traîne.

Il leur fallut deux bonnes heures pour atteindre la pierre – le Val franchi, la pente remontée. Le bois s'était refermé derrière eux, mais plus comme la première fois : la première fois, la forêt les ignorait ; cette fois, elle les invitait.

Elle les attendait au milieu des fougères, recouchée dans la terre qu'ils avaient tassée dessus sept jours plus tôt ; de l'inscription ne dépassait plus qu'un bout de ligne, le reste dormait sous la terre.

Théo posa son sac, sortit la pioche pliante du matériel de camping, et se mit à creuser au pied de la pierre, à l'endroit du trou.

— Le pull, dit-il.

Maxime le sortit du sac de Théo, s'accroupit dans les fougères et l'ouvrit. Les trois colliers apparurent dans la laine comme trois galets au fond d'une épuisette – sombres, tièdes, ordinaires. On aurait dit n'importe quoi.

— La boîte, demanda Théo sans cesser de creuser.

Chloé posa son sac, en sortit la boîte, la posa dans les fougères, fit jouer le couvercle, qui s'ouvrit sans résistance.

Elle tendit la main vers le pull.

C'est le moment que choisit la brume.

Elle ne monta pas du sol et elle ne descendit pas des arbres – elle fut là, simplement, entre deux battements de paupières. D'abord un voile au ras des fougères, à hauteur de cheville, blanc, paisible. Puis les troncs, à vingt mètres, perdirent leurs pieds. Leurs branches basses suivirent.

En plein après-midi. Sous un ciel bleu.

— Théo, dit Chloé.

Il leva la tête, vit la brume, et sut immédiatement qu'ils étaient arrivés en retard. Pas en retard d'une heure. En retard de sept jours, depuis le début, depuis la première seconde ; le

compte à rebours n'avait jamais été une menace, c'était une politesse. On les avait laissés finir leurs affaires.

— On s'en va, dit-il. Laissez tout. On s'en va.

Ils coururent dans le sens de la pente, dans le sens des vélos, dans le sens de la maison. La brume, elle, ne courait pas. Elle montait, à la manière de la marée : on ne la voit jamais avancer, elle est seulement toujours plus haut. Elle atteignit leurs genoux. Le bois devint laiteux et doux, les fougères s'effacèrent, et leurs propres pas, leur propre souffle se mirent à leur parvenir de loin, feutrés.

Et le sommeil arriva.

Pas la fatigue : le sommeil. Une pesanteur tiède qui coulait dans les bras et derrière les yeux, épaisse, patiente, sans aucune violence. Juste l'envie de s'allonger, énorme, montant comme l'eau noire des marais.

— Vous vous arrêtez pas, dit Théo. Vous vous arrêtez pas.

Maxime tomba le premier.

Il ne trébucha pas : il s'assit dans les fougères, en pleine course, comme si on l'avait débranché.

— Je...

Ses yeux se fermèrent avant lui. C'était le début d'une phrase que personne, jamais, ne l'avait aidé à finir.

— Maxime !

Théo fit demi-tour, attrapa son ami sous les bras, tira. Autant tirer un sac de sable.

— Debout. Debout, debout, debout.

Chloé s'était arrêtée trois pas plus loin et se tenait au tronc d'un bouleau, et le bouleau s'enfonçait dans le blanc, et elle regardait son frère avec des yeux qui se fermaient tout seuls et se rouvraient de plus en plus lentement.

— Théo, dit-elle d'une voix pâteuse et minuscule. Je veux pas. Je veux maman.

— Je sais, dit Théo. Viens. Viens, on...

Elle glissa le long du tronc, doucement, sans se faire mal, la joue dans la mousse – et il la vit lutter jusqu'au bout, ses doigts agrippés à l'écorce, ses paupières remontant une fois, deux fois. Puis ses doigts s'ouvrirent.

Théo resta seul debout dans la brume, son ami endormi contre sa jambe, sa petite sœur endormie à trois pas, et son téléphone dans la main – il ne se rappelait pas l'avoir sorti. L'écran affichait quatre barres de réseau, quatorze heures sept, et le fond d'écran avec leurs trois têtes au ski. Tout marchait. Il aurait suffi d'appuyer. Première sonnerie, avait-il promis.

Il pensa : *ils vont nous chercher, comme on a cherché les cinq.*

Il pensa : *les tentes plantées, le feu froid.*

Il pensa, absurdement : *j'ai dit dix-huit heures.*

Le sommeil lui prit les jambes. Il s'agenouilla dans les fougères sans l'avoir décidé, posa une main sur l'épaule de Maxime, et le téléphone glissa de l'autre – il chercha la main de sa sœur et la trouva, petite et tiède dans la sienne. Personne ne le regardait. Alors, pour la première fois depuis sept jours, il cessa de tenir

son visage, et ce qui restait du garçon calme s'en alla d'un coup, et ce fut un enfant de quinze ans, terrifié, en larmes, qui murmura dans la brume :

— Pardon. Pardon, pardon, pardon...

La respiration immense, quelque part – partout –, était très proche maintenant, lente et profonde. Une respiration qui berçait.

Ils s'endormirent tous les trois dans les fougères, en plein jour, la main dans la main.

Le bois les garda.

La brume resta sur le bois une heure, deux peut-être, puis s'en alla comme elle était venue. La lumière retomba droite entre les troncs. Un merle se posa sur une branche basse, chanta quelques notes d'essai, et le bois, peu à peu, reprit son bruit de bois.

Dans les fougères couchées, il n'y avait personne.

Le téléphone de Théo était resté là, tombé à plat dans la mousse. Vers dix-huit heures, l'écran s'alluma et il se mit à vibrer, longtemps, patiemment, en éclairant les fougères par en dessous.

Maman.

*
**

Fin de la première partie.
Merci de votre lecture — vos impressions comptent.